



TRÉSORS DE LA GRANDE COLLECTE

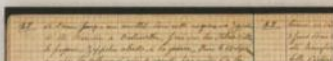
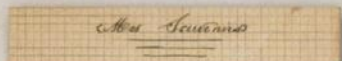
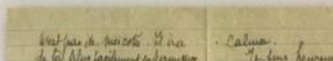
des archives privées à la mémoire collective



Avion Anglais (Mou)



Hotel de ville Reims

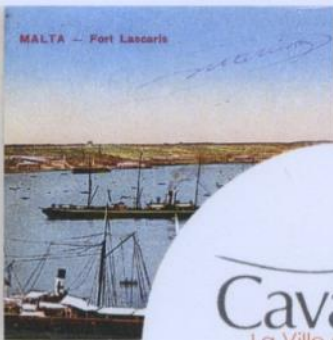


EXPOSITION

19 septembre - 23 décembre 2015

Archives municipales | Place du Cloître | Cavillon

Renseignements : 04 90 71 94 38 | archives@ville-cavillon.fr



TRÉSORS DE LA GRANDE COLLECTE

des archives privées à la mémoire collective

Exposition

Archives municipales de Cavailon

19 septembre – 23 décembre 2015



Introduction



A l'occasion du Centenaire de la Grande Guerre, l'opération « **La Grande Collecte** » invita, en novembre 2013 et 2014, les particuliers à confier leurs souvenirs familiaux (correspondances, carnets, dessins, photographies...) aux services d'archives publics. L'existence de ces souvenirs fut ainsi répertoriée, puis, en fonction de leur intérêt pour l'histoire locale, certains furent numérisés. La Première Guerre mondiale a touché l'ensemble de la population française, c'est pourquoi les documents d'origine privée sont de précieux compléments des collections publiques. Car chacune de ces archives familiales constitue une part de l'histoire de France. A Cavaillon, plus d'une vingtaine de contributeurs ont confié leurs documents, pour enrichir la mémoire de tous et porter témoignage : 979 vues au total ont ainsi été numérisées par les Archives municipales. La présente exposition met en lumière 88 documents représentatifs de l'ensemble.



Illustrant de nombreux aspects de l'histoire de la Grande Guerre, les documents collectés constituent à la fois des tranches de vie, des éclairages du conflit sur les différents fronts, et bien sûr des portraits d'hommes, de Cavaillon ou d'ailleurs.

- Conservées telles des « reliques » familiales, les archives ASTRUC nous font revivre les cruels épisodes à rebondissement de la mort d'Adrien, jeune avocat prometteur tombé au Chemin des Dames.
- Les saisissantes photographies des artilleurs Marcel CŒUR ou Eugène DAMY nous plongent dans le quotidien du front, des champs de bataille aux cantonnements.
- Le journal de bord de Jules FAUQUE, parti des Vignères pour les fronts d'Alsace et de Lorraine, décrit son expérience de la guerre et évoque des batailles tristement célèbres. Ce paysan doté d'un vrai talent de conteur, relate sa guerre dans un style mêlant fatalisme, humour et ironie.
- les « *voyages en Orient* » de Marius TAMISIER (à Port-Saïd, Egypte) et d'Henri MAUPOIX (sur le front de Macédoine) présentent le regard de Cavaillonnais qui, même au cœur de la guerre, découvrent avec curiosité et intérêt une culture lointaine.



Adrien ASTRUC

Deux corps pour un disparu...



Adrien Lazare Benjamin ASTRUC, classe 1908.

Né à Avignon, le 29 février 1888 – mort à Craonne (Aisne), le 16 avril 1917.

Fils d'Achille, petit banquier à Cavaillon et de Lucie ARON.

Avocat au Barreau d'Avignon.

Il est l'un des deux derniers représentants de l'ancienne communauté juive de Cavaillon.

Portrait d'Adrien Astruc ,
vers 1910.

Ecole militaire de Saint-Maixent, Brevet d'aptitude militaire en 1911. Intègre la 15^e section de secrétaires d'Etat-Major et recrutement à Marseille.

Arrivé aux armées le 3 août 1914. Passé au 112^e Régiment d'Infanterie à Toulon le 5 janvier 1915, 55^e RI (23 août 1915), 141^e RI (29 août 1915).



A l'Ecole militaire de l'infanterie (formation des officiers), Saint-Maixent (Deux-Sèvres), 8 juillet [1915]. Adrien est assis à droite.

Blessé à Hautecourt le 22 mars 1916 : « *Plaie par éclats d'obus à la partie supérieure du bras gauche, à la partie externe de l'avant-bras gauche, à la région inter-sourcilière avec ecchymoses palpébrales très notables* ». Evacué du 141^e RI en campagne sur l'hôpital de Lyon.

Passé au 208^e RI, 16 octobre 1916. Promu sous-lieutenant, 17 mars 1917.

Déclaré disparu le 16 avril 1917 aux environs de Craonne (J.O. du 22 mars 1917).

Décès constaté le 8 août 1917 sur le champ de bataille de Chevreaux (Aisne).

Avis officiel du 5 octobre 1917. Mort pour la France.

Citations et décorations.

Croix de guerre avec palme.

Croix de chevalier de la Légion d'honneur, décernée à titre posthume avec citation : « Vaillant officier et d'un entrain au-dessus de tout éloge : au front depuis le début de la campagne. Le 15 avril 1917, bien que blessé d'une balle au bras, n'a pas voulu se laisser évacuer, donnant un bel exemple à ses hommes. Glorieusement tué, le lendemain, en se portant à l'assaut des lignes allemandes, à Craonne (Aisne). »

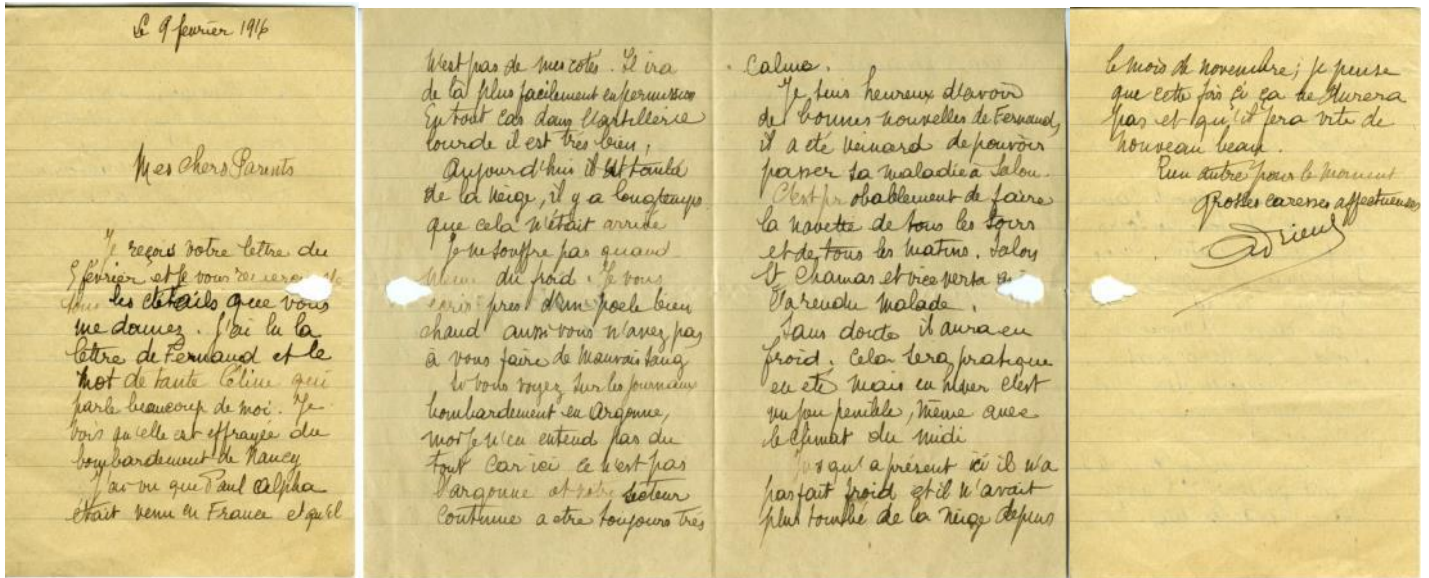
Cette abnégation, ce souci d'exemplarité, on peut être tentés de les rattacher à l'engagement patriotique des juifs de France dans la Grande Guerre, qui ont souvent tenu à prouver l'ardeur de leur patriotisme à ceux qui en doutaient (l'affaire Dreyfus n'était pas loin), en redoublant de détermination sur les champs de bataille.



Instruction au camp de Carpiagne (Bouches-du-Rhône), 30 novembre 1914. Adrien est au 2^e rang à droite.



Adrien Astruc, Esnes (Meuse), 10 octobre 1915.

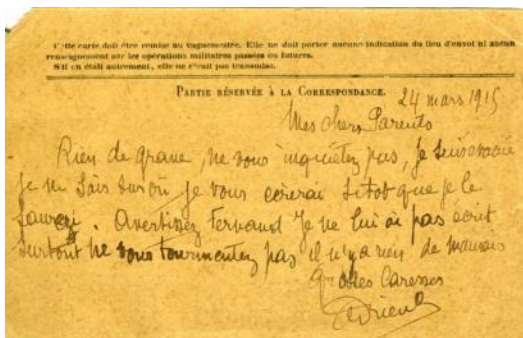


Lettre à ses parents, 9 février 1916.

Rassurer, porter un regard positif, apaiser l'inquiétude des parents :

« Aujourd'hui, il est tombé de la neige (...) je ne souffre pas quand même du froid. Je vous écris près d'un poêle bien chaud, aussi vous n'avez pas à vous faire de mauvais sang. »

« Si vous voyez sur les journaux : *Bombardement en Argonne*, moi je n'en entends pas du tout, car ici ce n'est pas l'Argonne et notre secteur continue à être toujours très calme. »



Première blessure : carte postale d'Adrien à ses parents les informant de son évacuation, 24 mars 1915 [sic, 1916].

« Surtout ne vous tourmentez pas : il n'y a rien de mauvais. »

Hôpital de Lyon, avec un camarade de chambrée d'hôpital :

blessés respectivement au bras droit et gauche (Adrien),



Lyon le 26 mars 1916

Mes chers Parents

Tous devez être tranquilles sur mon sort à l'heure actuelle. J'vous ai écrit hier soir à mat' Charles est venu me voir et m'a dit qu'il télégraphierait en attendant. C'est ça. C'est après midi. Il a bonne mine mais a dû se faire remplacer pour la session d'arrivées qu'il devait présider.

Il lui avait fait dire hier soir par une infirmière assez tendre. Ne connaissant pas mon état, il a téléphoné dans la nuit et on lui a raconté sur la grande de mes blessures.

De notre côté le moral n'est pas très bon état et n'est pas grand et je suis sorti pour un temps de la fournaise.

Je ne cherche pas à vous raconter l'épisode de ma blessure. Ce n'est pas à écrire, qu'il vous suffise que je vous dise que je l'ai échappé belle.

Je suis merveilleusement soigné ici par de jolies et gentilles infirmières d'un dévouement auquel on a peine à croire.

C'est un hôpital auxiliaire dirigé par un professeur à la faculté de médecine le Docteur Guigot. Chirurgien réputé parait-il. Il a son fils blessé et m'a dit que j'aurais très bien été soigné aux ambulances du front.

La pluie de l'Arcead s'écoulera très vite, un point de suture la fera passer par le bras ou l'épaule à une légère suppuratoire qui lui fait du mal.

Matérielle et surtout bien soigné. Chaque jour à une consultation spéciale. Les hommes bien soignés et Charles m'a déjà dit qu'il m'appellerait de la fin de la semaine.

Je pourrai être dans la semaine prochaine.

Je pourrai être libéré un peu mieux et lorsque j'aurai reçu ma cantine. J'vous écris que me le permettez. C'est un officier ou droit de sortir sans toujours deux ans de la famille et de 11h à 1h pour ceux qui ont un parent quelquefois à Lyon. On fait cela parce que l'accès de la Casp est interdit aux blessés de la place de Lyon.

Je n'ai pas vraiment envie d'être dans la place de Lyon par Charles Charles de Lyon qui s'en va de façon que je ne lui dirai pas ma présence à Lyon.

Je suis content d'avoir pu venir en France un temps et j'y suis en famille.

Je n'ai pas écrit à Fernand, Remuzet et j'espère moi-même de lui le lui écrire un de ces jours avec beaucoup de détails.

Mes parents j'espère à l'adresse que je vous envoie. Les courriers d'arrivées plus vite que sur le front.

Je passe en arrivant dans un train avant que madame soit complètement arrivée et n'y restera ce mois se n'aura pas à sa place de mon sort.

Plus vite pour le moment

Grades carmes affectueux

Dieudonné

Lettre à ses parents, Lyon, 26 mars 1916.

Le lendemain de son arrivée à l'hôpital de Lyon, il évoque l'enfer du front à demi-mots : « Mon état n'est pas grave, et je suis sorti pour un temps de la fournaise. Je ne cherche pas à vous raconter les épisodes de ma blessure. Ce n'est pas à écrire ; qu'il vous suffise que je vous dise que je l'ai échappé belle. » Puis il enchaîne aussitôt avec un aspect léger et réconfortant : « Je suis merveilleusement soigné ici par de jolies et gentilles infirmières d'un dévouement auquel on a peine à croire. »

Lyon 4 avril 1916

Mes chers Parents

J'ai votre lettre d'hier et je vous en remercie. J'ai vu la lettre de B. à 11h. Je ne sais pas que B. Bernard ait été tué. Il me paraît pas lorsque j'ai été évacué. J'ai vu plus tard de nouvelles de mon régiment. C'est m'étonne. Je vois écrire à Michel pour le policier des détachés et lui demander des nouvelles.

Je vous avais bien dit que Michel avait été blessé et je ne sais pas s'il est que le major B. ait fait cela.

Je m'étonne de l'absence de nouvelles.

de Coste

J'ai vu dans le communiqué du journal d'aujourd'hui que le village d'Haucourt* avait été évacué jusqu'au point de départ des blessés sur l'autre rive du ruisseau de Forges qui est à la tête sud du village.

Par conséquent tous les blessés en ont été évacués.

Revenant sur les lettres du 141^e de peur qu'on ne sache qu'il n'est pas que anéanti, mais les blessés évacués peuvent le dire.

Je vous ai envoyé hier soir le journal de l'évacuation de ce village communiqué allemand du 13 qui parle de 450 prisonniers faits dans notre attaque.

J'ai reçu une lettre de Fernand et lui a répondu hier soir.

J'ai reçu une lettre de mon ordonnance qui me dit qu'on l'a radiographié (du moins il me dit qu'on l'a passé à une machine qui s'appelle la « Ridio-Copie »).

Il a eu un petit colat derrière. Peut-être fange qui s'en va lui-même.

J'ai reçu à mat' le capitaine Provost du 141^e qui m'a été retourné à 30 et qui arrive aujourd'hui avec la bande.

Plus vite pour le moment

Grades carmes

Dieudonné

Lettre à ses parents, Lyon, 4 avril 1916.

Sans nouvelles d'un camarade du front, il s'interroge avec amertume : « J'ai vu sur le communiqué du journal d'aujourd'hui que le village d'Haucourt* avait été évacué (...) Retiendrait-on les lettres du 141^e de peur qu'on ne sache qu'il a été presque anéanti ? Mais les blessés évacués peuvent le dire. »

Toutefois, il reprend vite un ton plus neutre, voire amusé : « J'ai reçu une lettre de mon ordonnance qui me dit qu'on l'a radiographié (du moins il me dit qu'on l'a passé à une machine qui s'appelle la « Ridio-Copie »)... »

*Haucourt-Malancourt (Verdun, Meuse). C'est dans ce même secteur qu'Ismaël Dauphin mourut quelques mois plus tôt (22 octobre 1915).



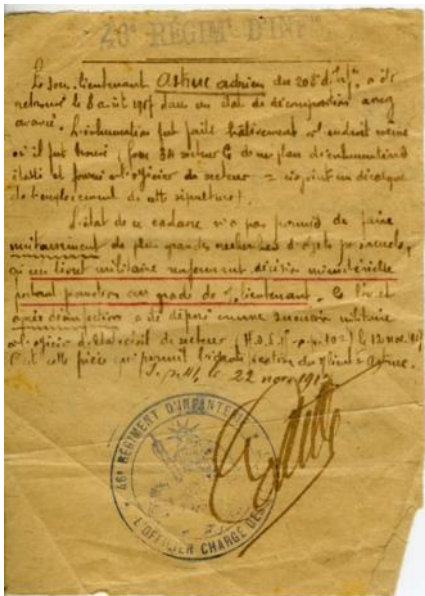
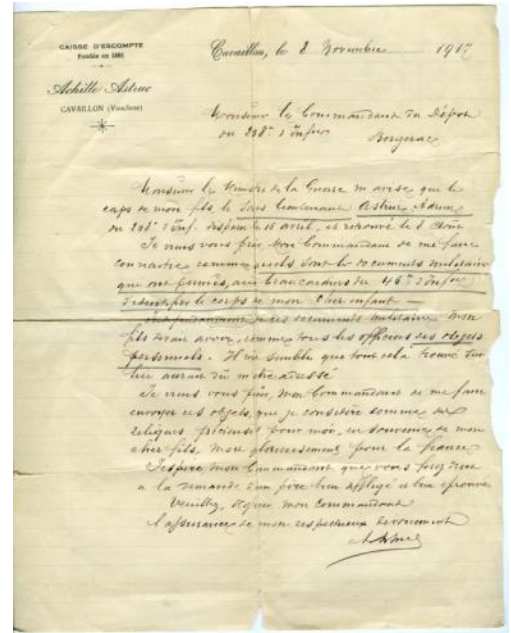
Avis de disparition d'Adrien Astruc, le 16 avril 1917 à Craonne (Aisne), notifié le 9 juin 1917.

Le 16 avril 1917 est lancée l'offensive du Chemin des Dames, dite « Offensive Nivelle » tragiquement célèbre. La citation reçue à titre posthume indique que la veille, Adrien « bien que blessé d'une balle au bras, n'a pas voulu se laisser évacuer, donnant un bel exemple à ses hommes. » Ce dévouement lui sera fatal.

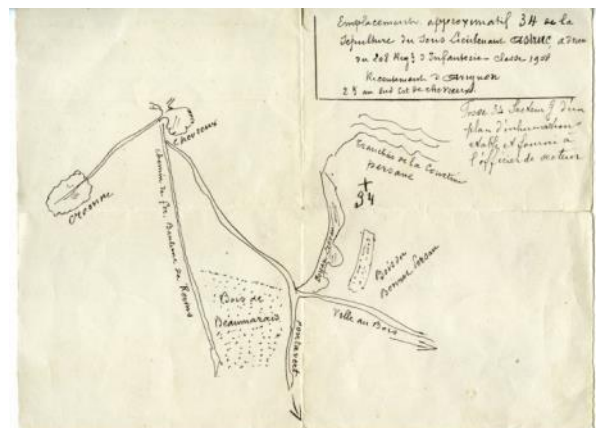
Les 10 premiers jours de l'offensive 30 000 soldats français furent tués et 100 000 blessés.

Ce document, adressé au Maire de Cavillon, préconise une enquête discrète pour s'assurer que le disparu n'a pas contacté sa famille depuis la date de sa disparition.

Lettre d'Achille Astruc au Commandant du dépôt du 208^e RI, au sujet de la découverte du corps de son fils Adrien le 8 août 1917 par des brancardiers. 8 novembre 1917. Informé le 6 novembre (3 mois plus tard) que le corps de son fils a été retrouvé le 8 août, le père sollicite le commandant de lui « faire envoyer [ses objets personnels] que je considère comme des reliques précieuses pour moi, en souvenir de mon cher fils, mort glorieusement pour la France. »



Rapport de l'officier chargé des détails du 46^e RI, sur la découverte du corps du sous-lieutenant Astruc, plan de l'emplacement de la sépulture au lieu-dit de la « Courtine persane ».



« Le sous-lieutenant Astruc Adrien, du 208^e RI, a été retrouvé le 8 août 1917 dans un état de décomposition avancé. L'inhumation fut faite hâtivement à l'endroit même où il fut trouvé. L'état de ce cadavre n'a pas permis de faire nuitamment de plus grandes recherches d'objets personnels qu'un livret militaire renfermant une décision ministérielle portant promotion au grade de sous-lieutenant. (...) C'est cette pièce qui permit l'identification du sous-lieutenant Astruc. »

De 1917 à 1921, la famille va honorer en pensée la tombe n°789 du cimetière militaire de la Ville-aux-Bois (Craonne) dans laquelle a été inhumé le corps retrouvé le 8 août.

21 Région
 Service de l'Etat Civil
 N° 3651
 L'Officier d'Etat Civil, Chef de Poste à
 Monsieur Astruc
 Conseiller
 Monsieur,
 Dans le courant du mois de
 mars dernier, vos vœux adressés en
 demande de renseignements, concernant le
 lieu d'inhumation du Sous-Lieutenant
 Astruc Adrien du 218^e R.I. tombé le
 8 août 1917, entre le bois de Mandel
 et le bois du Bonnet Persan. En
 réponse à cette demande, je vous fournis
 votre réponse n° 3891 du 4 Mars
 qui vous a été remise, accompagnant de
 l'endroit que vos vœux indiquent, le corps
 d'un sous-Lieutenant français du 218^e
 R.I. que nous n'avons pu identifier, mais
 que nous supposons être votre fils d'après
 la indication que vous nous avez donnée.

91 de votre nom, Monsieur le Baron de Cassel,
 nous faisait connaître que les renseignements que
 nous vous avons fournis, vous ont permis de
 reconnaître en cet officier le commandant, le sous
 Lieutenant Astruc. Je répondis aussitôt à
 Monsieur le Baron que votre fils avait été tué
 le 8 août 1917 du côté de Mandel et de la
 Ville sur Bois. Le 9 juillet dernier,
 nous avons obtenu à environ 150 m
 du bois du Bonnet Persan, une tombe
 munie même d'une croix portant l'inscription
 qui suit: Astruc Adrien sous-Lieutenant
 218^e R.I. cl. 1908. Nous avons aussitôt
 exhumé ce corps et nous avons recueilli une plaque
 d'identité au même nom: Astruc Adrien classe
 1908 appartenant au recrutement 730. Ce corps était
 identifié d'une manière très précise sans que la
 plaque d'identité de ce militaire qui est
 dans le registre des inhumations de la ville
 nous eût permis de reconnaître l'identité de
 ce militaire. J'attends de votre part la confirmation
 de la validité de ces renseignements.
 Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de
 mes sentiments distingués.
 L'Officier d'Etat Civil Service d'Etat Civil
 de l'Etat Civil

Coup de théâtre en juillet 1921.
 Lettre de l'officier d'Etat-civil
 commandant le secteur de Saint-Erme
 (Aisne) à Achille Astruc, 12 juillet
 1921. «(...) Or, le 9 juillet dernier, nous
 avons retrouvé à environ 150 m du bois
 du Bonnet Persan, une tombe isolée
 munie d'une croix portant l'inscription
 suivante : Astruc Adrien sous-lieutenant
 208^e R. I. cl. 1908. Nous avons aussitôt
 exhumé ce corps sur lequel nous avons
 recueilli une plaque d'identité au même
 nom : Astruc Adrien, classe 1908,

recrutement Avignon 730. Ce corps était identifié d'une manière trop
 précise pour que l'on puisse douter de l'identité de ce militaire qui
 serait donc le véritable sous-lieutenant Astruc (...) ».



Plaque d'identité retrouvée le 9 juillet 1921 et adressée à
 la famille.

CONSEIL DE L'ORDRE DES AVOCATS D'AVIGNON
 L'an 1918 et le Premier Octobre, Le Conseil de l'Ordre des Avocats
 s'est réuni au Palais de Justice après l'audience de rentrée, sous
 la Présidence de M. le Bâtonnier Henri Goubet.
 Etaient présents: MM. Goubet Bâtonnier, Léon Bennet, Albert Carcaissenne
 Roger Valabrègue, Secrétaire Trésorier et Justin Gondran
 Le tableau de l'Ordre des Avocats pour 1917 a été arrêté conforme
 au tableau de l'année précédente.
 Le Conseil a désigné M. Valabrègue comme Membre du Bureau de l'Assis-
 tance Judiciaire, au lieu et place de M. Amic mobilisé.
 Le Bâtonnier expose que le décret du 16 Octobre 1914 étant toujours
 en vigueur, il n'y a pas lieu de procéder aux élections du Bâtonnier
 et de Membres du Conseil de l'Ordre; Il espère que la fin prochaine
 et heureuse de la guerre permettra de reprendre bientôt la libre
 exercice de nos règles professionnelles.
 D'autre part, il a le plaisir mission, d'annoncer au Conseil de l'
 Ordre le décès de notre jeune confrère ASTRUC, qui est glorieusement
 tombé pour la FRANCE, au cours de l'année judiciaire écoulée.
 M. ASTRUC qui était des nôtres depuis trop peu de temps avait montré
 les plus rares qualités professionnelles et morales. Son caractère
 son affabilité sa réserve; d'autre part son assiduité au travail, son
 sens juridique, sa préparation des affaires toujours sérieuse et
 appliquée lui avaient acquis d'unanimes sympathies et lui faisaient
 présager une belle carrière. Il s'y fermait sous d'heureuses auspices
 et sous une direction éclairée.
 La mobilisation nous l'enleva. Il ne mena à l'Armée ce qu'il avait
 été au Barreau, faisant son devoir sans hésitation; Rapidement il
 franchit les premiers grades et devint Aspirant; Nous le revîmes
 bléssé, vaillant et prêt à repartir. nous ne devîmes plus le revoir

Nommé Sous Lieutenant, il dut à cet honneur, plus de périls.
 En les bravant, il prouva mieux qu'il était un chef.
 Il voulut montrer aux troupes qu'il commandait comme on fait son
 devoir, jusqu'au bout, à la Française.
 Il est mort, face à l'ennemi, sur le parapet d'une tranchée qu'il
 avait vaillamment disputée à l'ennemi, et conquise.
 Sa mort glorieuse honore notre Ordre.
 Nous gardons pieusement le souvenir de ce jeune héros et nous hési-
 tons à l'honorer ici même de la manière la plus appropriée et la
 plus digne qui, tout en perpétuant son souvenir pour ceux qui fu-
 rent ses Confrères, le citera en exemple et en gloire aux Avocats
 qui s'inscrivent plus tard sur ce même tableau.
 Pour cette cause
 voyant à Regard de
 l'admission de l'Ordre
 à l'Ordre de l'Ordre
 R. Valabrègue

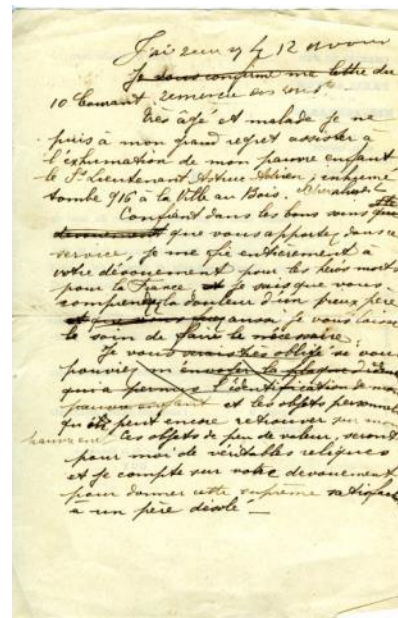
Hommage du Conseil de l'Ordre des avocats d'Avignon rendu en son audience de rentrée, 1^{er} octobre 1918.
 Dans un style teinté d'un lyrisme patriotique, le Bâtonnier Henri Goubet évoque ce jeune collègue tombé au Champ
 d'honneur : « Nommé sous-lieutenant, il dut à cet honneur plus de périls. En les bravant, il prouva mieux qu'il était un
 chef. Il voulut montrer aux troupes qu'il commandait comme on fait son devoir, jusqu'au bout, à la Française. Il est
 mort, face à l'ennemi, sur le parapet d'une tranchée qu'il avait vaillamment disputée à l'ennemi, et conquise.
 Sa mort glorieuse honore notre Ordre. (...)»



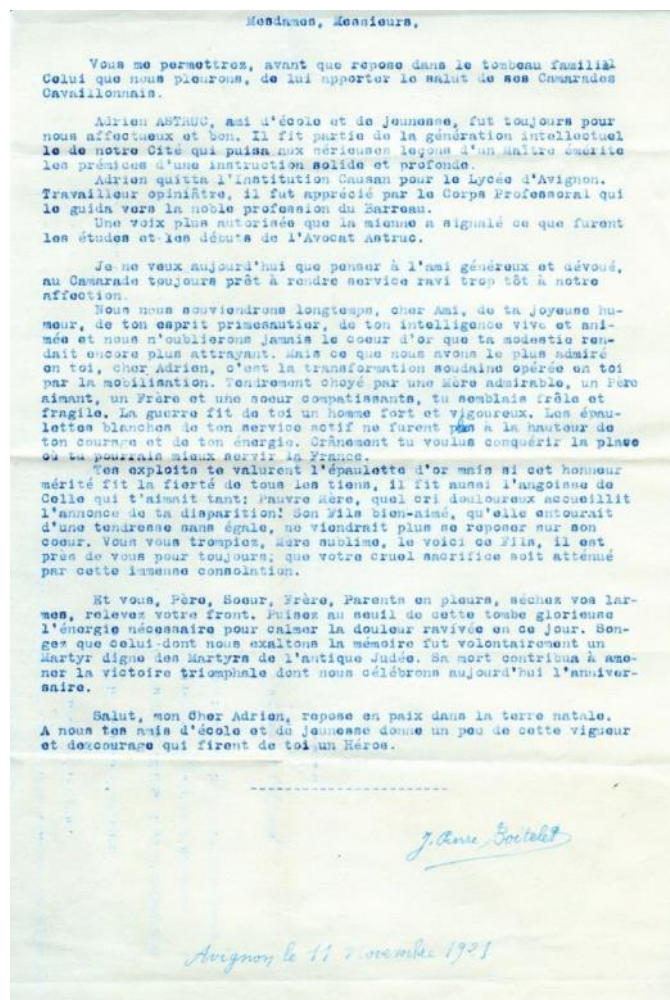
Portrait d'Adrien en robe d'avocat, s.d. [avant 1914]. Photogr. Florent Miesiński, Avignon.

Réponse d'Achille Astruc [75 ans] à l'avis d'exhumation du corps de son fils le 21 octobre 1921 à La-Ville-aux-bois (Aisne). Brouillon, s. d. [octobre 1921].

« Très âgé et malade, je ne puis, à mon grand regret, assister à l'exhumation de mon pauvre enfant (...) Je me fie entièrement à votre dévouement pour les héros morts pour la France et je sais que vous comprendrez la douleur d'un vieux père, aussi, je vous laisse le soin de faire le nécessaire. (...)»



Lettre du Maire d'Avignon annonçant l'arrivée du corps en gare d'Avignon le 11 novembre 1921. Trois ans jour pour jour après la signature de l'armistice, le corps d'Adrien revient à Avignon. Il est enterré dans le cimetière israélite, aux côtés de sa mère, décédée un an auparavant.



Eloge funèbre par Joseph Pierre Boitelet, Cavallonnais et ami d'enfance d'Adrien Astruc, Avignon, 11 novembre 1921.

Point d'honneurs officiels, ni de cérémonie religieuse, mais l'éloge de ses pairs du Barreau avignonnais, et de ses amis d'enfance cavallonnais. Ce discours mêle une rhétorique pompière typique de l'après-guerre, et une simplicité familière et émouvante qui en font un modèle assez remarquable.

Le journal de Jules FAUQUE



Jules FAUQUE, classe 1909, 163^e Régiment d'Infanterie de ligne.

Né à L'Isle le 31 janvier 1889.

Cultivateur. Fils d'Henri, Joseph et de Marguerite Anaïs GAUDIN.

Epouse Emma PETITJEAN, de Cadenet, le 11 juillet 1918.

Mobilisé le 2 août 1914 dans le 163^e Régiment d'Infanterie de ligne à Nice.

Campagne d'Alsace et de Lorraine.

Blessé le 11 octobre 1914 à Xivray (Meuse) : double fracture de l'humérus gauche par éclats d'obus.

Evacué sur Besançon puis Nice.

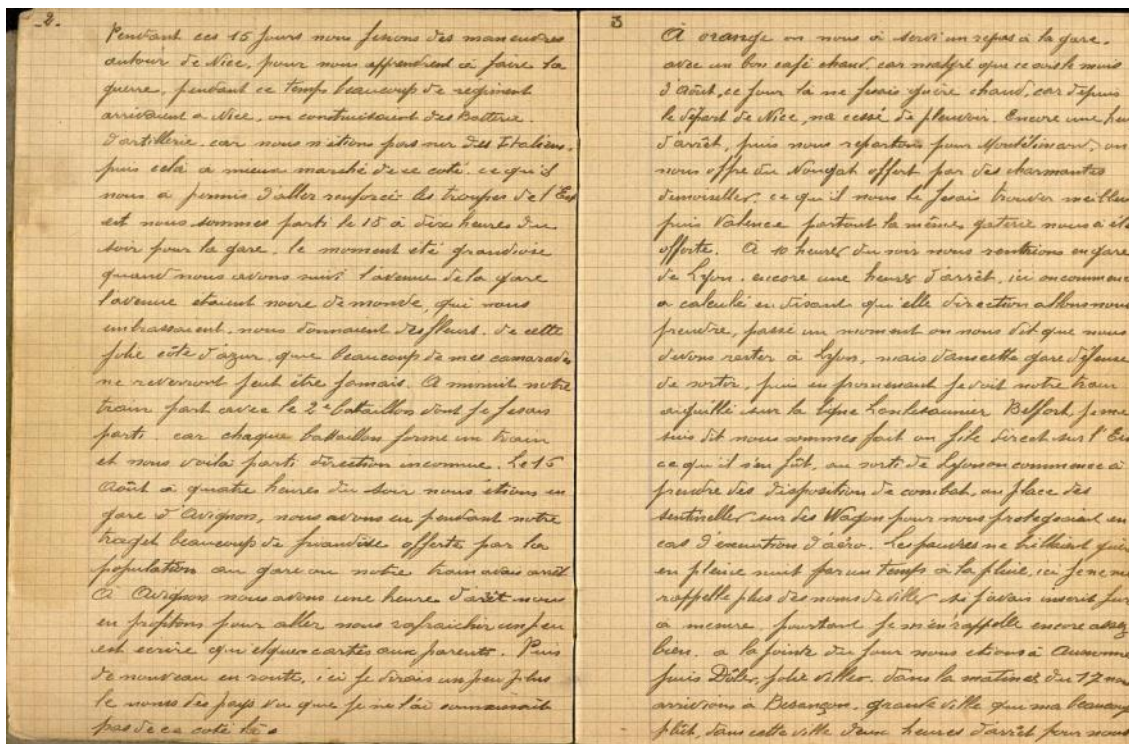
Classé dans le service auxiliaire par la commission de réforme de Nice le 17 décembre 1915.

Passé au 58^e RI (Avignon) le 12 février 1916.

Affecté à la garde des prisonniers de guerre jusqu'à la fin du conflit.

Démobilisé le 28 mars 1919.

De la mobilisation jusqu'à l'Armistice, ce journal suit le parcours d'un simple soldat dans la tourmente de 14-18. Doté d'un style certain, doublé d'un sens de l'observation et du second degré, Jules Fauque nous livre un précieux récit un peu iconoclaste, qui laisse percer sa profonde sensibilité d'homme de gauche, et qui bat en brèche un certain nombre de poncifs sur la Grande Guerre.



Le départ (p. 2-3)

Nice, 15 août 1914

« Nous sommes partis le 15 à dix heures du soir pour la gare. Le moment était grandiose. Quand nous avons suivi l'avenue de la gare, l'avenue était noire de monde, qui nous embrassaient, nous donnaient des fleurs de cette jolie Côte-d'Azur que beaucoup de mes camarades ne reverront peut-être jamais. A minuit, notre train part avec le 2^e bataillon dont je faisais partie - car chaque bataillon forme un train - et nous voilà partis, direction inconnue.

Le 16 août à quatre heures du soir, nous étions en gare d'Avignon. Nous avons eu pendant notre trajet beaucoup de friandise offerte par la population aux gares où notre train avait arrêt. (...) A Orange, on nous a servi un repas à la gare, avec un bon café chaud, car malgré que ce soit le mois d'août, ce jour-là il ne faisait guère chaud car depuis le départ de Nice n'a cessé de pleuvoir. Encore une heure d'arrêt, puis nous repartons pour Montélimar : on nous offre du nougat offert par des charmantes demoiselles, ce qui nous le ferait trouver meilleur (...) A 10 heures du soir, nous entrons en gare de Lyon (...) Ici, on commence à calculer en disant : - Quelle direction allons-nous prendre ? (...) En promenant, je vois notre train aiguillé sur la ligne Lons-le-Saunier, Belfort. Je me suis dit : - Nous sommes faits, on file direct sur l'Est. Ce qu'il s'en fut : au sortir de Lyon, on commence à prendre des dispositions de combat ; on place des sentinelles sur des wagons pour nous protéger en cas d'exécution d'aéro*. Les pauvres ne brillaient guère, en pleine nuit, par un temps à la pluie... »

* Aéronefs : avions.

Besançon

16 août 1914

« Grande ville qui m'a beaucoup plu. Deux heures d'arrêt. (...) Dans cette gare, j'ai vu les premiers boches prisonniers. Ils étaient au nombre de 50. Nous regardions ces sales moineaux comme de regarder des bêtes sauvages en cage car ils étaient gardés par des hommes de garde. Pourtant, ceux-là s'en foutaient : la guerre était finie pour eux. »

Belfort

« [Le] 18, nous arrivons en gare de Belfort à 4 heures du soir. En cette gare, tout le monde descend dans l'affaire d'une demi-heure (...). Ici, ce n'est pas pour rire. Nous sortons de la gare. Chaque bataillon prend une direction différente car Belfort n'est pas loin de la frontière. Sur les boulevards, on nous fait défaire deux paquets de cartouches. Cela commence à devenir tragique. Voilà, pour nous reposer de nos trois jours de voyage, on nous fait charger notre fusil, puis en route pour la frontière de la Haute Alsace. (...)

Nous arrivons à un petit pays : Brebotte. Là, nous campons pour y passer la nuit. Les gens étaient gentils, mais avaient beaucoup peur, parce que les Allemands étaient venus pas trop loin d'eux, un aéro boche avait survolé les environs, un obus non éclaté était tombé à proximité du village. C'est le premier trou d'obus que je vois. »

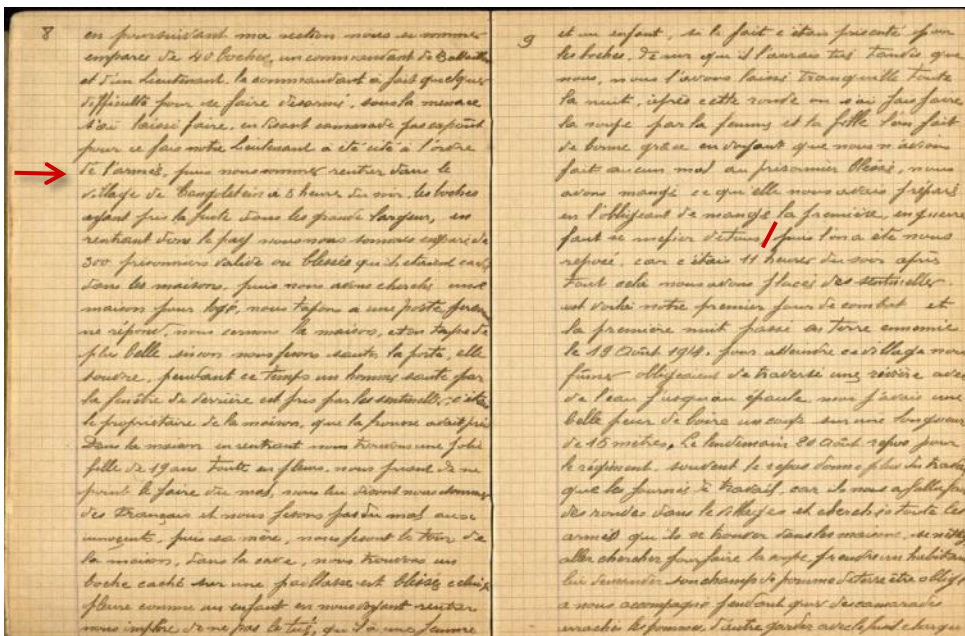
En Alsace (p. 8-9)

19 août 1914

« Nous voici au 19 au matin, en route pour aller trouver les Boches. (...) Nous passons à côté du poteau frontière que des camarades qu'ils ont pénétré en Alsace avant nous avaient arraché et jeté par terre. (...) »

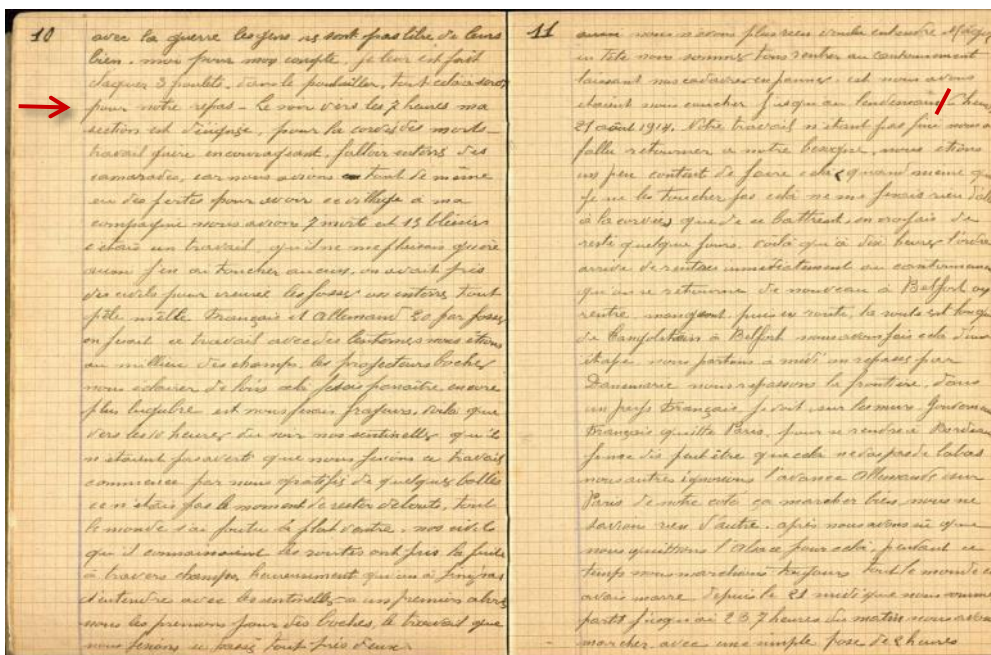
[Première bataille entre Altkirch et Mulhouse : les Français sont victorieux.]

Puis, nous sommes rentrés dans le village de Tagolsheim à 5 heures du soir, les Boches ayant pris la fuite dans les grandes largeurs. (...) Nous avons cherché une maison pour loger. Nous tapons à une porte, personne ne répond. Nous cernons la maison et on tape de plus belle - sinon nous ferons sauter la porte. Elle s'ouvre.



Pendant ce temps, un homme saute par la fenêtre de derrière, est pris par les sentinelles : c'était le propriétaire de la maison que la frousse avait pris. Dans la maison, en entrant, nous trouvons une jolie fille de 19 ans tout en pleurs, nous priant de ne point lui faire du mal. Nous lui disons – Nous sommes des Français et nous ne faisons pas de mal aux innocents. Puis [avec] sa mère, nous faisons le tour de la maison. Dans la

cave, nous trouvons un boche caché sur une paille sur une paillasse qui est blessé ; celui-là pleure comme un enfant en nous voyant rentrer, nous implorons de ne pas le tuer, qu'il a une femme et un enfant. Si le fait s'était présenté pour les Boches, de sûr qu'ils l'auraient tué tandis que nous, nous l'avons laissé tranquille toute la nuit. Après cette route, on s'est fait faire la soupe par la femme et la fille [qui] l'ont fait de bonne grâce en voyant que nous n'avions fait aucun mal au prisonnier blessé. Nous avons mangé ce qu'elles nous avaient préparé, en l'obligeant de manger la première : en guerre, faut se méfier de tous. »



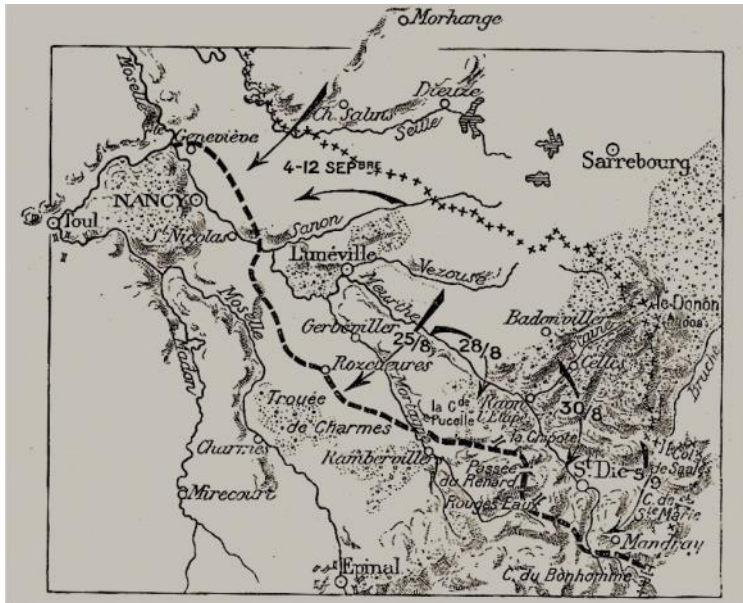
Corvée de morts (p. 10-11)

20 août 1914

« Le soir, vers les 7 heures, ma section est désignée pour la corvée des morts, travail guère encourageant, falloir enterrer des camarades, car nous avons tout de même eu des pertes pour avoir ce village : à ma compagnie, nous avons 7 morts et 13 blessés. C'était un travail qui ne me plaisait guère, aussi, j'en ai touché aucun. On avait pris des civils pour creuser les fosses, on enterrait tout pêle-mêle, Français et Allemands, 20 par fosse. On faisait ce travail avec des lanternes, nous étions au milieu des champs, les projecteurs boches nous éclairaient de loin, cela faisait paraître encore plus lugubre et nous faisait frayeurs. Voilà que vers les 10 heures du soir, nos sentinelles, qui n'étaient pas avertis que nous faisons ce travail, commencent par nous gratifier de quelques balles. Ce n'était pas le moment de rester debout, tout le monde s'est foutu à plat ventre ; nos civils, qui connaissaient les routes, ont pris à travers champs ; heureusement qu'on a fini par s'entendre avec les sentinelles (...). Aussi, nous n'avons plus rien voulu entendre (...) : nous sommes tous rentrés au cantonnement, laissant nos cadavres en panne et nous avons été nous coucher jusqu'au lendemain. »

[Ils terminent leur besogne le lendemain matin].

[Départ en train pour Saint-Dié (Vosges). De Saint-Dié, à pied vers Rambervilliers et la Forêt de la Chipotte]



Carte : Guide Michelin 1920 in Wikipedia, Bataille de la Chipotte.

Forêt de la Chipotte

26 août 1914

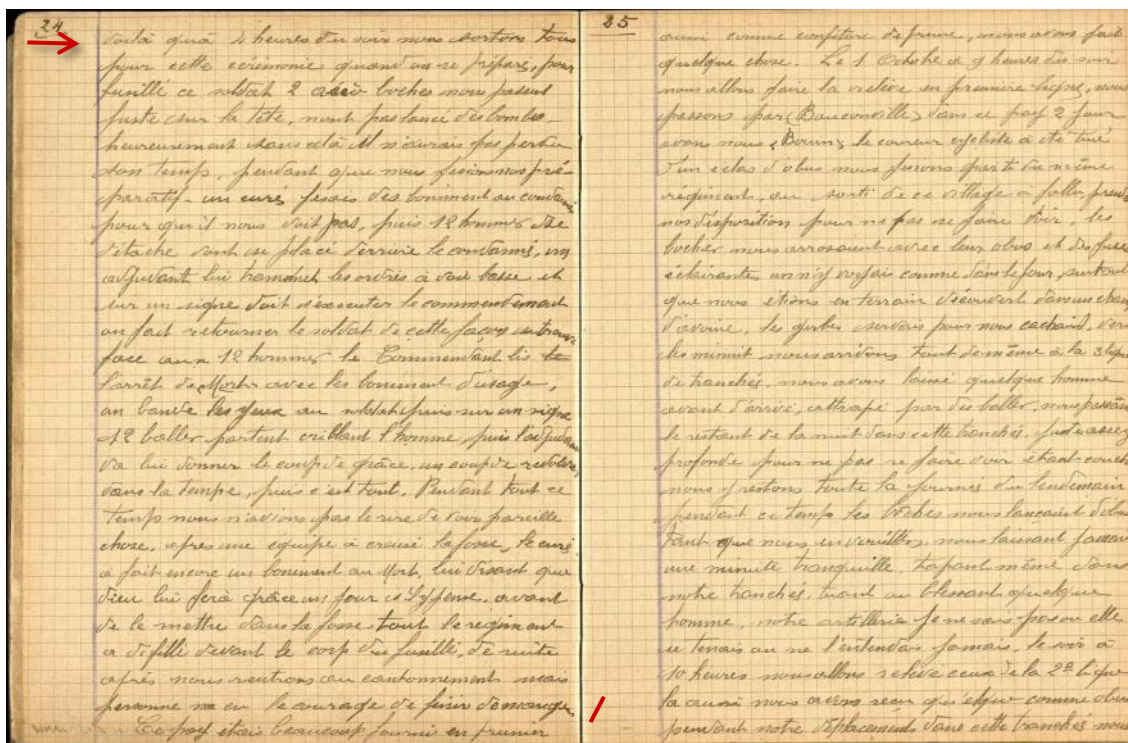
« (...) Vers les 5 heures du soir, l'artillerie boche a redoublé de violence. De peu s'en est fallu que notre général y passe. Un obus est tombé à 30 mètres de lui et de moi aussi car je me trouvais tout près de lui ; son ordonnance qui était en train à faire son besoin, lui a tombé pas plus de 10 mètres de lui, le déplacement d'air l'a renversé, n'a eu aucun mal mais a eu beaucoup peur. Le bombardement est devenu tellement violent que la position est devenue intenable, il nous a fallu battre en retraite un peu vite. Pendant ce temps, 4 ou 5 obus de gros calibre tombent dans ma compagnie, tuant et blessant 55 hommes. Le moment n'était pas beau, c'était la première fois que je voyais ma compagnie attrapée de la sorte ; qui, criait d'un côté, qui, de l'autre ; on avait beau se mettre derrière les pins, les obus arrivaient toujours, renversant les arbres et tombaient dru. Notre artillerie a été attrapée dans un chemin creux... caisson, canon, artilleurs, chevaux, tout cela voltigeait en l'air, l'infanterie aussi, voltigeait dans les airs, les obus nous arrivaient comme de la grêle, et les aéros boches qui nous suivaient en jetant des bombes et nous repérant, ce n'était pas le rêve, de se trouver là en ce moment, aussi, j'en ai profité pour me tenir au large, ce qui m'a occasionné de perdre mon régiment. »

[Il cherche son régiment deux jours durant dans les villages alentours, puis est enrôlé comme cuisinier au Quartier général voisin, retrouve son régiment (où tout le monde le croyait mort) le 14 septembre. 2^e bataille au Col de la Chipotte où il se bat gaillardement. Le régiment est envoyé à Fauconcourt (52 km à pied) : « Nous avons resté 2 jours, nous avons passé notre temps en dormant, on en avait besoin. »]

Le pays de M. Poincaré...

29 septembre 1914

« Le train nous repose en gare de Lérouville, dans la Meuse, avec des brouillards ! On ne voyait pas à 5 mètres. Ici, défense de faire du bruit, que les Boches ne sont pas bien loin. Le pays de M. Poincaré, Président de la République, a été bombardé par les Boches (Sampigny). Nous nous mettons en route aussitôt. Nous passons par Commercy, grande ville et jolie, 2 heures de pose pour faire le café et manger un morceau – nous avons toujours des vivres sur nous pour repas froid. On repart pour aller à la rencontre des Boches. En route, nous croisons un régiment de cuirassiers de Commercy qui retourne de la bataille, leur monture toute défectueuse, ils avaient pris quelque chose pour leur [illisible], cela nous encourageait guère, nous, de les voir de la sorte... »



Conseil de guerre (p. 23-24)

30 septembre 1914

« Nous allons cantonner à Ousset, pays un peu avant Bouconville [-sur-Madt (Meuse)]. Nous restons là pendant deux jours. Pendant ces deux jours, un de mon régiment a passé au conseil de guerre pour s'être tiré un coup de fusil dans la main. A été condamné à Mort, on l'a fusillé le jour même. Juste au moment où nous venions de manger la soupe, on appelle pour la parade d'exécution sans pouvoir finir de manger. Nous étions 3 bataillons pour cela, au milieu d'un grand champ ; dans la journée, il nous était défendu [même à] un seul de sortir, de peur de nous faire repérer des aéros boches. → Voilà qu'à 4 heures du soir, nous sortons tous pour cette cérémonie. Quand on se prépare pour fusiller ce soldat, 2 aéros boches nous passent juste sur la tête. N'ont pas lancé des bombes, heureusement, sans cela, ils n'auraient pas perdu [leur] temps. Pendant que nous faisons nos préparatifs, un curé faisait des boniments au condamné pour qu'il ne nous voie pas, puis 12 hommes se détachent, vont se placer derrière le condamné. Un adjudant [leur] transmet les ordres à voix basse et sur un signe, doit s'exécuter le commandement. On fait se retourner le soldat, de cette façon, se trouve face aux 12 hommes. Le commandant lit l'arrêt de Mort, avec les boniments d'usage, on bande les yeux au soldat, puis sur un signe, 12 balles partent, criblant l'homme. Puis l'adjudant va lui donner le coup de grâce, un coup de revolver dans la tempe, puis c'est tout. Pendant tout ce temps, nous n'avions pas le rire de voir pareille chose. Après, une équipe a creusé la fosse, le curé a fait encore un boniment au Mort, lui disant que Dieu lui fera grâce un jour s'il y pense. Avant de le mettre dans la fosse, tout le régiment a défilé devant le corps du fusillé. De suite après, nous rentrons au cantonnement mais personne n'a eu le courage de finir de manger. »

En première ligne (p. 25)

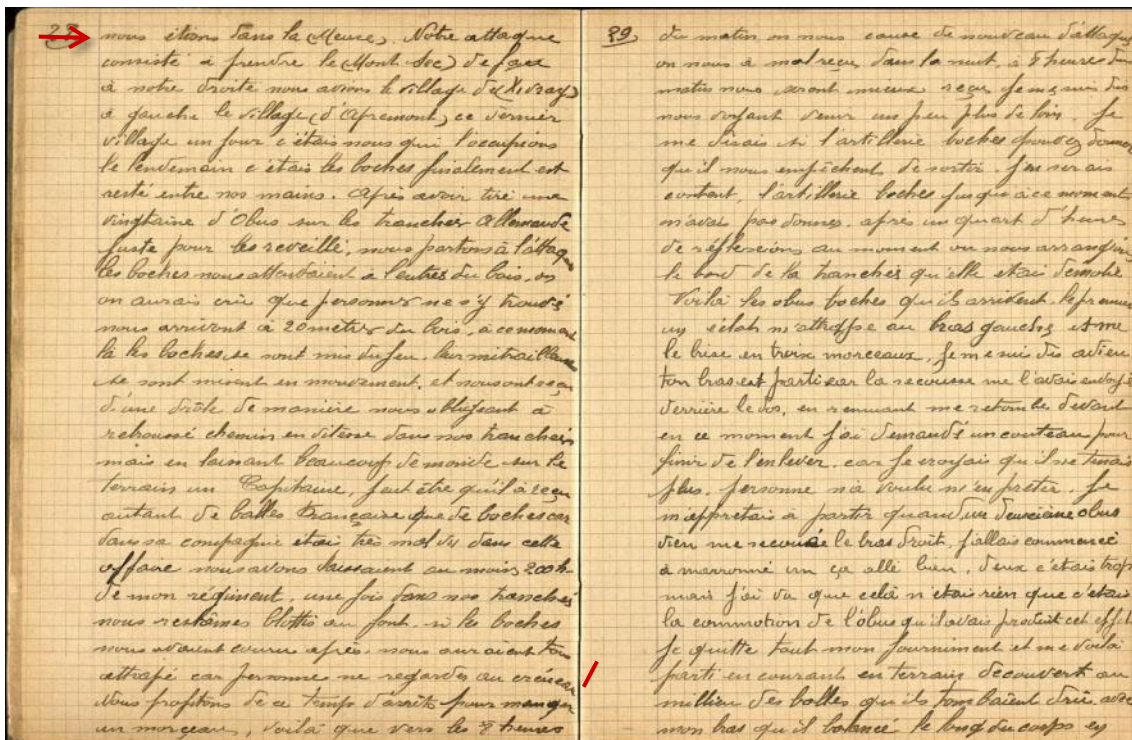
« Le 1^{er} octobre [1914] à 9 heures du soir, nous allons faire la relève en première ligne. Nous passons par Bouconville [Xivray] : dans ce pays, 2 jours avant nous, Bouin*, le coureur cycliste (sic) a été tué d'un éclat d'obus. Nous faisons partie du même régiment. »

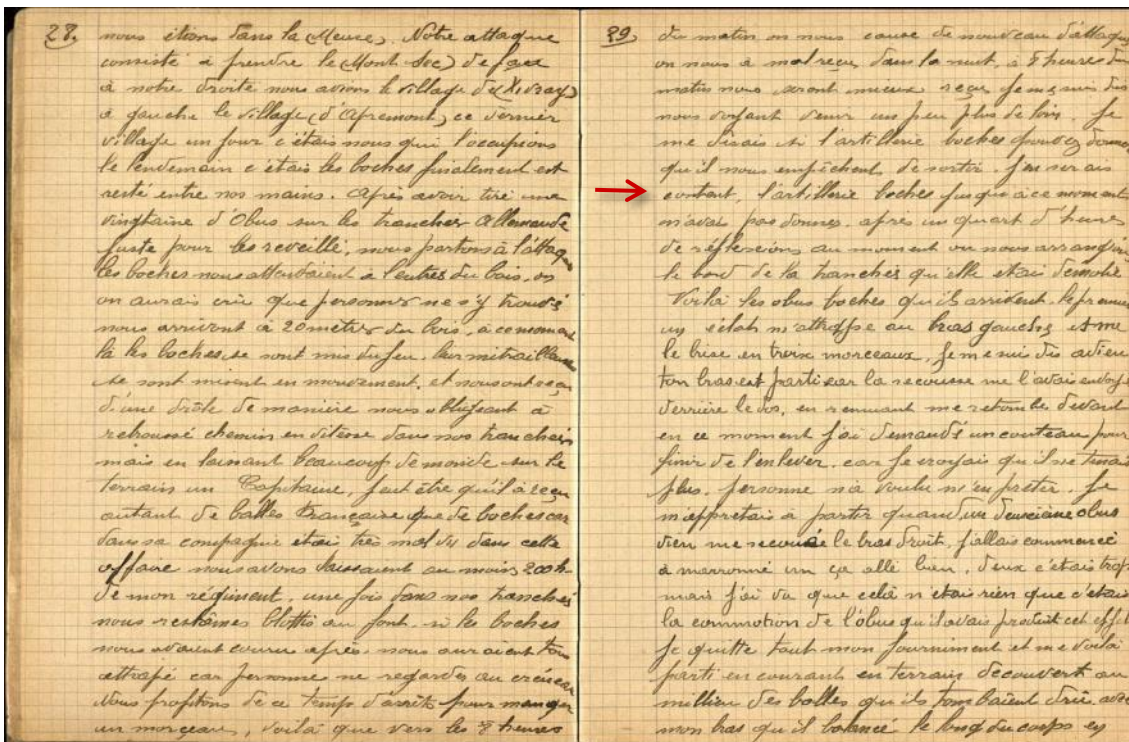
* **Jean BOUIN** (Marseille, 1888 – Xivray (Meuse), 1914). Athlète français spécialiste de la course de fond. Médaille d'argent aux Jeux olympiques d'été de 1912 sur 5 000 mètres, trois fois vainqueur du Cross des nations, détenteur de sept records du monde. Mort pour la France.

[Entre le 1^{er} et le 10 octobre, ils effectuent la relève des 3^e, 2^e puis 1^{ère} lignes de tranchées sous un feu intense. De nombreux camarades tombent.]

(p. 28) « Nous apprenons que Joffre (généralissime) se trouve dans le pays, nous disant – Il va nous faire un mauvais tour... En retournant porter nos provisions, nous rencontrons le major qui nous dit « demain, va y avoir de la casse » (...)

Le 11 octobre 1914 un dimanche à 3 heures 1/2, 2 batteries de notre artillerie donnent le signal de l'attaque. Tout de même, on avait fini par entendre notre canon au bout de 11 jours que nous étions dans la Meuse. Notre attaque consistait à prendre le Mont Sec de face. A notre droite nous avions le village de Xivray, à gauche le village d'Apremont. (...) Après avoir tiré une vingtaine d'obus sur les tranchées allemandes, juste pour les réveiller, nous partons à l'attaque. Les Boches nous attendaient à l'entrée du bois. On aurait cru que personne ne s'y trouvait ; nous arrivons à 20 mètres du bois, à ce moment-là les Boches se sont mis du feu, leurs mitrailleuses se sont mises en mouvement et nous ont reçu d'une drôle de manière, nous obligeant à rebrousser chemin en vitesse dans nos tranchées, mais en laissant beaucoup de monde sur le terrain. (...) Dans cette affaire, nous avons laissé au moins 200 hommes de mon régiment. Une fois dans nos tranchées, nous restons blottis au fond ; si les Boches nous avaient couru après, nous aurions tous attrapés car personne ne regardait au créneau. »





Blessé ! (p. 29)

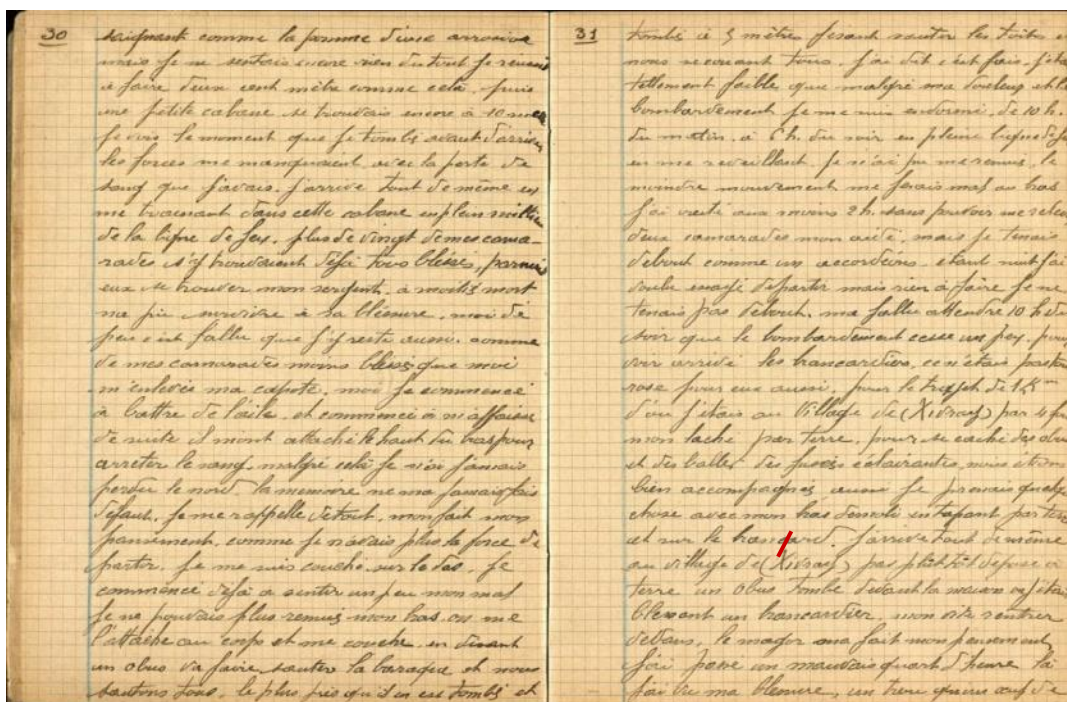
11 octobre 1914

(...) [Vers 8 h du matin] L'artillerie boche, jusqu'à ce moment, n'avait pas donné. Après un quart d'heure de réflexion (...) voilà les obus qu'ils arrivent. Le premier, un éclat m'attrape au bras gauche, et me le brise en trois morceaux. Je me suis dit – Adieu, ton bras est parti ! – car la secousse me l'avait envoyé derrière le dos. En remuant, [il] me retombe devant ; [à] ce moment, j'ai demandé un couteau pour finir de l'enlever car je croyais qu'il ne tenait plus. Personne n'a voulu m'en prêter. Je m'apprêtais à partir quand un deuxième obus vient me secouer le bras droit. J'allais commencer à marronner - Un, ça allait bien, deux c'était trop – mais j'ai vu que cela n'était rien [que] la commotion de l'obus qui avait produit cet effet. Je quitte tout mon fourniment et me voilà parti en courant en terrain découvert, au milieu des balles qui tombaient dru, avec mon bras qui balançait le long du corps en

(p. 30-31)

saignant comme la pomme d'un arrosoir, mais je sentais encore rien du tout.

Je réussis à faire deux cents mètres comme cela, puis une petite cabane se trouvait encore à 10 m (...) en plein milieu de la ligne de feu. Plus de vingt de mes camarades s'y



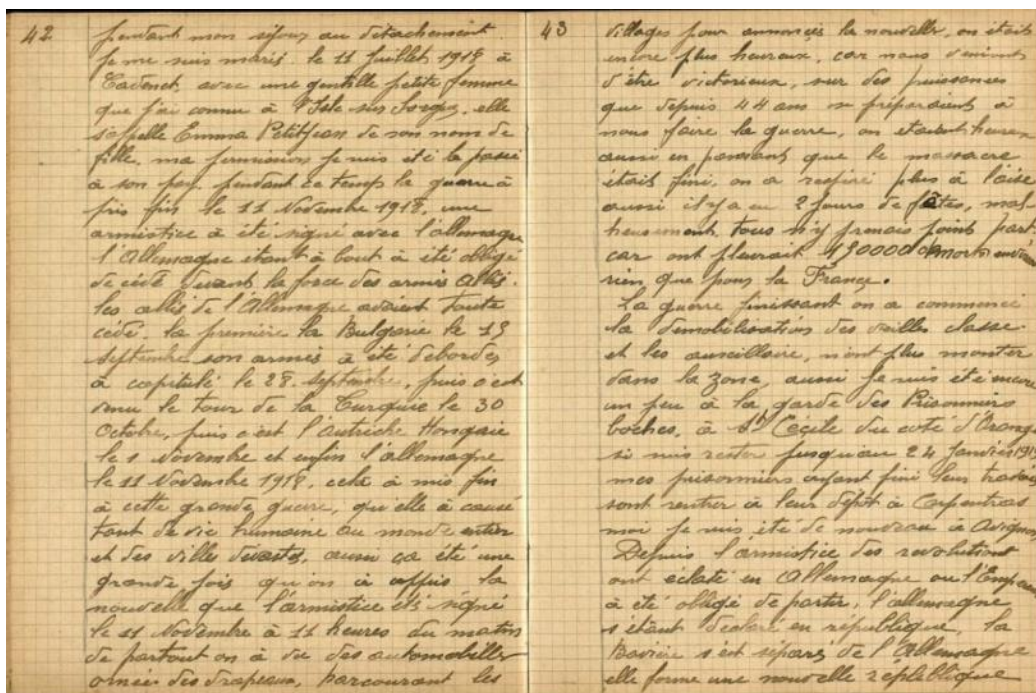
trouvaient déjà, tous blessés. Parmi eux se trouvait mon sergent, à moitié mort, il n'a pu survivre à sa blessure. Moi, de peu s'est fallu que j'y reste aussi. [Des camarades lui font un garrot et un pansement].

Comme je n'avais plus la force de partir, je me suis couché sur le dos, je commençais déjà à sentir un peu mon mal. Je ne pouvais plus remuer mon bras ; on me l'attache au corps et je me couche en disant : - Un obus va faire sauter la baraque, et nous sautons tous !

Le plus près qu'il en est tombé, c'est à 5 mètres, faisant sauter les toits et nous secouant tous. J'ai dit : - C'est fait. - J'étais tellement faible que malgré mes douleurs et le bombardement, je me suis endormi de 10h du matin à 6 h du soir en pleine ligne de feu. En me réveillant, je n'ai pu me remuer, le moindre mouvement me faisait mal au bras. J'ai resté au moins 2 h sans pouvoir me relever. Deux camarades m'ont aidé, mais je tenais debout comme un accordéon. Etant nuit, j'ai voulu essayer de partir, mais rien à faire, je ne tenais pas debout. Il m'a fallu attendre 10 h du soir que le bombardement cesse un peu pour voir arriver les brancardiers. Ce n'était pas tout rose pour eux aussi : pour le trajet de 1 km où j'étais, au village de Xivray, par 4 fois m'ont lâché par terre pour se cacher des obus, des balles et des fusées éclairantes : nous étions bien accompagnés... aussi, je prenais quelque chose avec mon bras démolé, en tapant par terre et sur le brancard (...)

[De Xivray, après avoir été sommairement pansé par le major, il est transporté en charrette à Commercy, puis en train jusqu'à Besançon (13 octobre). Placé dans un hôpital militaire installé dans une école. Soins, infirmières, etc. Après 4 mois d'immobilisation, son bras n'est toujours pas guéri. Il demande à rentrer au dépôt à Nice (13 février 1915) où il est opéré 3 fois de suite (février-juillet 1915). Convalescence, mécanothérapie (rééducation) (octobre 1915).

Il est versé dans le service auxiliaire en décembre 1915. Transféré à sa demande au 58^e RI à Avignon (février 1916), il est affecté à la garde des prisonniers de guerre à L'Isle-sur-la-Sorgue, Carpentras, Ste-Cécile-les-Vignes (mars 1916-mars 1919).

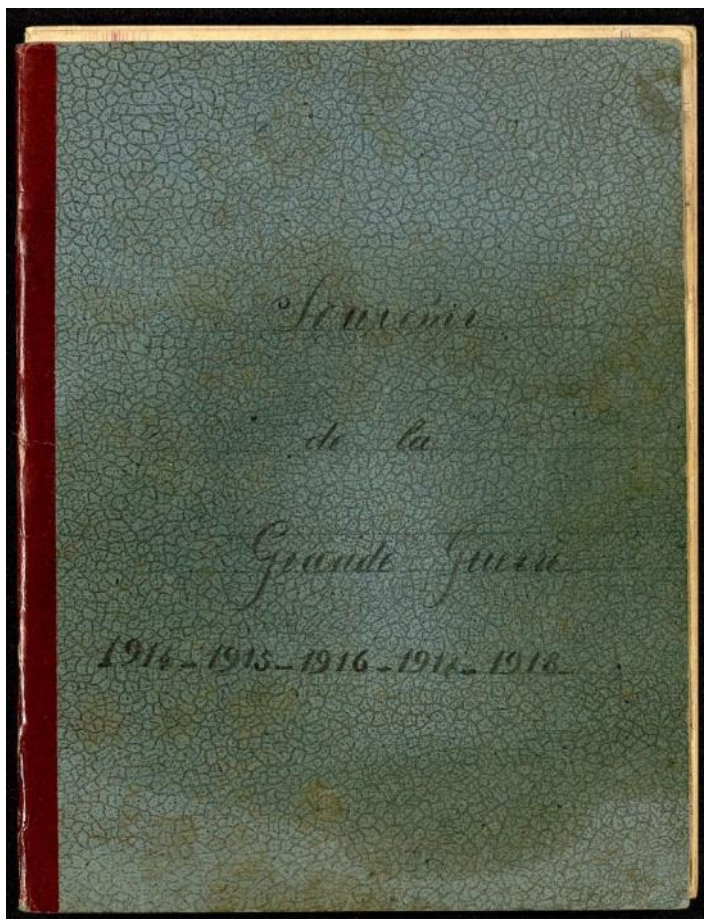


L'Armistice (p. 42-43)

« [La signature de l'armistice] a mis fin à cette grande guerre, qu'elle a causé tant de vies humaines au monde entier et des villes dévastées, aussi, ç'a été [avec] une grande joie qu'on a appris la nouvelle que l'armistice était signé. Le 11 novembre à 11 heures du matin, de partout on a vu des automobiles ornées des drapeaux, parcourant les villages pour annoncer la nouvelle. On était encore plus heureux, car nous venions d'être victorieux sur des puissances qui, depuis 44 ans, se préparaient à nous faire la guerre. On était heureux aussi en pensant que le massacre était fini. On a respiré plus à l'aise. Il y a eu 2 jours de fêtes, malheureusement, tous n'y prenaient point part car on pleurait 1 500 000 morts environ, rien que pour la France. »

[Jules Fauque détaille les événements politiques européens qui suivirent : naissance de la république de Weimar, attentats contre Clémenceau et Poincaré, acquittement de Villain (l'assassin de Jaurès) - qui le scandalise, et signature du Traité de Versailles.

Le cahier se termine en juillet 1919, par la naissance de son premier enfant.]



Jules FAUQUE, Souvenir de la Grande Guerre, 1914-1918.



Camp d'entraînement de Mailly
(Aube), 24 octobre 1917.

Marcel CŒUR

L'artilleur photographe

CŒUR Marcel, Elisée, Joseph, classe 1908

Né le 26 novembre 1888 à Marseille (Bouches-du-Rhône)

Pâtissier, résidant à Châteaurenard.

Fils de Paul Lucien Marcel et de Rose ANASTHASIE.

- 7^e Régiment d'artillerie à pied (1914-1917), 72^e Batterie.
- 78^e Régiment d'artillerie lourde à grande portée (A.L.G.P.), 1^{er} août 1917, 10^e Batterie.
- 1^{er} groupe d'aviation, 10 septembre 1918 (cours d'élèves-pilotes du 20 septembre au 20 novembre 1918, Dijon).
- 78^e Régiment d'artillerie lourde sur voie ferrée (A. L. V. F.), 4 décembre 1918.
- 77^e Régiment d'artillerie, 19 avril 1919.

Citations et décorations.

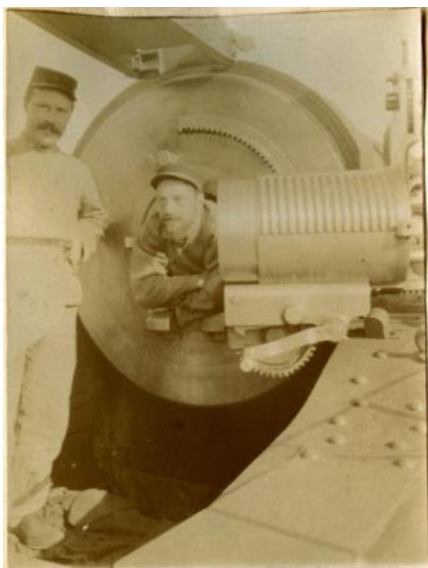
- « Cité à l'ordre du 78e Régiment A.S.G.P. le 5 septembre 1917 (ordre n°6) : Excellent chef de pièce, très actif et très dévoué en toutes circonstances. Le 17 août 1917, la Batterie étant prise sous le feu de l'ennemi, a fait continuer le service de sa pièce avec beaucoup de sang-froid. S'était déjà fait remarquer en Champagne et dans l'Aisne. »
- Croix de guerre (2 étoiles de bronze).

- « Cité à l'ordre du 78e Régiment A.L.V.F., le 14 juin 1918 (ordre n° 74) : Très bon chef de pièce, très actif, toujours volontaire pour les missions délicates. Le 27 mai 1918, l'ordre ayant été donné d'évacuer les positions et le matériel de la 10e Batterie et de l'Etat-major, se trouvant immobilisé sur la position par la rupture des voies, est demeuré auprès du train pendant plus de 24 heures, sous le feu de l'ennemi, se renseignant sur la situation auprès des troupes d'Infanterie qui battaient en retraite. A mis les pièces hors de service et incendié les wagons de munitions et de matériel au moment où l'infanterie ennemie arrivait à la position même. (...) »



Les artilleurs devant une pièce d'artillerie acheminée sur les lieux de combat grâce à la voie ferrée qu'ils ont construite. (Marcel Cœur est assis avec l'enfant). Albert (Somme), janvier 1915.

« Groupes de 32 en action, Bailleul-sur-Thérain » (Oise), [mai 1916].
Canons de 320 mm de calibre : artillerie lourde à longue portée. Le canon de gauche se nomme « La Bretagne ».



Marcel Cœur teste la culasse d'un 320 mm, s. d. [mai ou nov. 1916].

Chantier de pose de la voie,
Courmont (Aisne), s. d. [1916].



Pointeur à l'œuvre, Courmont (Aisne), s. d. [1916].



La Vierge d'Albert (Somme), janvier 1915.

La base de la statue touchée par un obus début 1915, la Vierge bascula à l'horizontale, restant dans un équilibre précaire et impressionnant.

« Quand la Vierge d'Albert tombera, la guerre finira » disaient poilus et tommies...



Cantonnement à Rochy-Condé (près Beauvais, Oise) : la lessive, s.d. [1917].



Spahis, Ressons-sur-Matz (près Montdidier, Oise), [décembre 1916].



Pose de la voie à Cuvilly (près Montdidier, Oise),
2 février 1917.



Déchargement des munitions, sans lieu ni date
[1917].



« Capotage d'un avion », slnd [1917]

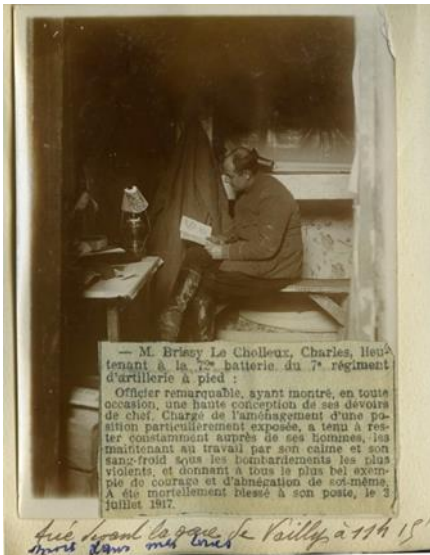


« Gott strafe England 1914/15 »
« Dieu punisse l'Angleterre », Missy-sur-Aisne, s. d.



L'aviateur Guynemer vient d'abattre son 22e avion ennemi : il tient le casque de l'aviateur allemand, et signe un autographe. Harbonnières (Somme), [22 novembre 1916].

Georges Guynemer (Paris, 1894 - Poelkapelle (Belgique), 1917) est l'un des plus célèbres pilotes de guerre de la Première Guerre mondiale, affecté à l'escadrille N3, la légendaire « escadrille des Cigognes », l'unité de chasse la plus victorieuse en 1914-1918. Il remporta 54 victoires homologuées en combat aérien, combats au cours desquels il fut abattu 7 fois. Ses avions étaient habituellement peints en jaune et baptisés « Vieux Charles ».



Portrait du lieutenant Charles Brissy-Le Cholleux, tombé devant la gare de Vailly-sur-Aisne le 3 juillet 1917, « à 11h 15'. Mort dans mes bras » précise Marcel Cœur.



Reims, église Saint-André, s.d. [septembre 1917].
Bombardée dès septembre 1914, la ville est détruite à plus de 60 % à la fin de la guerre. Reims, devient le symbole de la « ville martyre » pour la France entière.



Pointage à la règle, sld [1917].

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, l'artillerie agit en soutien de l'infanterie en tir direct (l'artilleur voit son objectif). Grâce à l'allongement des portées des canons, les techniques de pointage s'améliorent pour permettre des tirs indirects plongeants ou verticaux. Le principe du pointage consiste à relier géométriquement l'objectif avec les batteries dans un système de référence en trois dimensions (latitude, longitude, altitude) : un observateur sur le terrain des combats, donne les coordonnées géographiques de la cible à la batterie située plusieurs kilomètres en arrière.



Tir d'essai, Polygone du Creusot, s.d. [1917].

En 1891, la société Schneider et Cie implante un polygone de tir à la Villedieu, quartier du Creusot, pour les essais de balistique. Ici, une pièce à très grande puissance (320 ou 340 mm) pouvant atteindre une trentaine de km de portée.



Verdun, offensive du 20 août 1917 : les bords de la Meuse.



Dombasle-en-Argonne : la gare, s.d. [septembre 1917].



Colonne de prisonniers allemands, [Vailly-sur-Aisne (Chemin des Dames)], 16 avril 1917 (début de l'offensive Nivelle).



Camp de Mailly (Aube) : avec un aviateur et son avion Maurice Farman, 10 mai 1916.

Marcel Cœur, 2^e à gauche (brassard). A sa droite, le porte-fanion du général commandant la Division russe. Le camp de Mailly sert notamment pour l'entraînement du corps expéditionnaire russe à partir de 1916.

Marius TAMISIER

ou le voyage en Orient



André Marius Tamisier (1881-1973)

Né à Cavaillon le 30 mars 1881, fils Charles et Philomène Chabas, cultivateurs au quartier des Girardes.

Il est le frère aîné du peintre Eugène Tamisier, de 3 ans son cadet. Classe 1901, service militaire au 163^e RI à Corte.

Epouse Magdeleine Marie (Marguerite) Chabas le 30 novembre 1905. 2 filles : Léa, née en 1906, et Andréa (v. 1914).

Sur le front de l'Est (août 1914-août 1915)

A la mobilisation, est affecté au 58^e RI d'Avignon. Au printemps 1915, il est en Argonne. Il est blessé le 21 août suivant au lieu-dit *La Fille-Morte* : éclats d'obus dans le bras, les deux fesses, le dos : évacué vers l'hôpital de Moulins (Allier). Versé au 76^e RI de Rodez jusqu'en juillet 1916. Envoyé successivement dans des camps militaires du Larzac, du Rouergue, de l'Aude, il est finalement affecté début 1918 au 115^e RIT qui s'embarque pour rejoindre la Base française de Port-Saïd (Egypte).



Le voyage en Orient (février 1918 -1919)

1918

- | | |
|------------------|---|
| 29 janvier | 115 ^e RIT part pour Port-Saïd (Egypte). |
| 17 février | Départ de l'Estaque sur le paquebot <i>Chili</i> (Messageries maritimes), sous escorte. |
| 26 février | Arrivée à Port-Saïd. Une partie des troupes part en Palestine. |
| Février-décembre | Port-Saïd : Base française. Il est l'ordonnance de l'adjudant de Broche des Combes. |
| 13-30 mars | Il est hospitalisé et opéré des suites de ses blessures de 1915 : on lui retire un éclat d'obus demeuré dans le dos et qui s'est infecté. |
| 21-28 octobre | Touché par la <i>dengue</i> (maladie virale transmise par le moustique-tigre). |
| 31 octobre | Signature de l'armistice avec la Turquie. |
| 12 novembre | Manifestations de réjouissance à Port-Saïd après la signature la veille, de l'armistice avec l'Allemagne. |

1919

- | | |
|-----------------|--|
| Décembre 1918 | Voyage de plusieurs officiers à Jérusalem & Bethléem pour Noël (du 23 au 28). En tant qu'ordonnance, il est du voyage. |
| Janvier-février | Derniers jours à Port-Saïd. |

Marius et Marie vont échanger environ 170 lettres & cartes durant cette année de séparation.



20 février 1918 - Le Chili
 Mercredi 20 février 18. Ma chère Soumie, nous sommes Partis de l'Estaque dimanche 17 à 10 heures du matin. Nous arrivons maintenant en vue de Malte où nous allons arrêter quelques heures ou quelques jours, on n'en sait rien. Très belle mer et bon voyage jusqu'ici. La santé va bien et vous souhaite de même à tous. Peux pas te donner mon adresse tant que je ne suis pas arrivé à Port-Saïd. Je barbouille cette carte du bord, appuyé sur la balustrade. S'il y a moyen, je la ferai partir d'ici, de Malte, quand nous serons arretter. Il fait beau temps, pas froid. T'en dis pas plus long, vais en faire une pour Léa. Le bonjour aux amis Clareton, marraine, N() Et tout le monde. T'embrasse bien fort ainsi que toute La maison. Mon trésor, toutes mes caresses à toi et nos pétouzets. Ton petit Marius pour toujours.

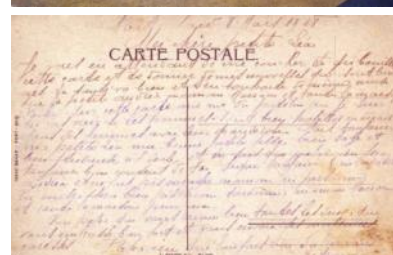


Mercredi 4 mars 18
 Ma chère Soumie,
 Je vais, avant de me coucher, te barbouiller une carte et te donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes. La santé va bien et vous en souhaite de même à tous. Ce soir, j'ai eu la flemme de sortir et je te griffonne cette carte sous la tente à la lueur de la bougie. Il n'y a toujours rien de nouveau, sauf que comme je te l'ai dit l'autre soir, je reste ici et je suis pas malheureux : je fais mon fourbi tranquillement. (...) la carte du 27 janvier que tu avais envoyée à Mazamet au 15^e ; il est allé faire un tour en Palestine (il doit être venu par le même bateau que la lettre du 25 que j'ai eue il y a trois ou quatre jours. Ne te fais pas de mauvais sang pour moi et soigne toi (...) et nos (...) en attendant que la guerre soit finie et que nous soyons tous réunis pour ne plus jamais se quitter. Je vous embrasse toutes bien fort. Bien des câlins à nos petiotés. (...) de voir comment j'aurai la réponse à mes premières lettres, sûrement pas avant un mois et demi. Toutes les caresses de ton petit « chémi » qui t'aime plus que sa vie, à toi pour toujours, mon beau trésor. Marius.

8 mars 1918 - Douane et caracol du port, Port-Saïd, 8 mars 1918

Ma chère petite Léa,
 Je vais, en attendant de me coucher, te gribouiller cette carte et te donner de mes nouvelles qui sont bonnes. La santé va bien et t'en souhaite de même ainsi que la petite Andréa, Maman Mariou et toute la maison. Voilà sur cette carte une vue du patelin où je suis.

Tu vas voir si les hommes sont bien habillés ; on dirait tous des femmes avec leur grande robe. Sois toujours, ma petite Léa, ma bonne petite fille bien sage et et bien studieuse à l'école et tu sais que papa lèu sera toujours bien content de toi. Soigne toujours bien la petite Andréa et ne fais pas enrager maman ni personne. Tu embrasseras bien pitchoun tardoun, maman Mariou et toute la maison pour moi.

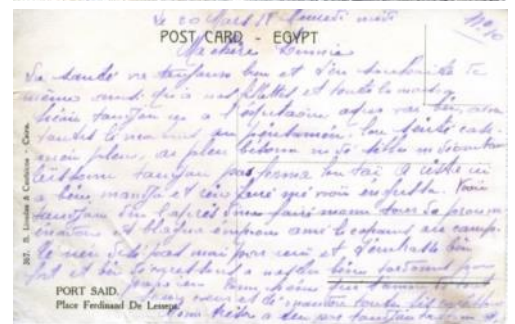


Ton papa qui vous aime bien toutes les deux, qui vous embrasse bien fort et vous envoie ses meilleures caresses.
 Papa lèu, qui languit bien d'aller vous retrouver.

Le 20 mars 18, mercredi midi (n° 10)
 Ma chère Soumie,
 La santé va toujours bien et t'en souhaite de même ainsi qu'à nos fillettes et toute la maison.
 Je suis toujours ici à l'hôpital, cela va bien, je vais tous les matins au pansement, je ne le sens quasiment

plus : j'ai plus besoin de siffler ni de chanter.
 Les plaies ne se sont toujours pas refermées. A rester ici, à bien manger et à ne rien faire, je vais finir par grossir. Je vais toujours après dîner faire mon tour de promenade et aussi blaguer avec les copains au camp.
 Je ne t'en dis pas plus pour aujourd'hui et je t'embrasse bien fort et bien des caresses à nos beaux agneaux pour Papa leu. Ton « chémi » qui t'aime de tout son cœur et t'envoie toutes ses caresses.
 Mon trésor, à toi pour toujours, Marius.

Vendredi 22 mars 1918
 Ma chère Soumie (...)
 Je suis toujours ici au moins pour 8 jours encore d'après ce que m'a dit ce matin l'infirmier qui m'a fait le pansement.
 Je n'ai qu'à me laisser vivre tranquillement, je souffre pas, je mange bien, je dors bien, tu vois que je ne suis pas malheureux, il ne me manque que mes trois trésors pour être le plus heureux de la terre. C'est ce qui me manque le plus car quoique je sois bien, [je m'ennuie], mais tu peux voir ma mie que je me plains pas car [il y en a qui sont] plus malheureux que moi et si j'étais pas venu ici, je serais resté en France, je serais dans les tranchées depuis longtemps et qui sait où je serais, tandis qu'ici, je peux te dire : te fais pas de mauvais sang pour moi et soigne toi bien toi et nos beaux agneaux et bientôt la fin de la guerre.



Dimanche 7 juillet 1918

MA CHERE MARGARIDOU

Je ne t'en dirai pas bien long car malgré que ce soit dimanche, j'ai pas trop de temps parce que je suis de garde. Je viens de faire une lettre à notre grand agneau à qui je n'ai pas encore écrit depuis qu'elle a passé son certificat, et à présent, le temps me manque pour écrire à ma mie. La santé va bien et je t'en souhaite autant ainsi qu'à nos fillettes et toute la maison. Ton « Chémi » qui t'aime de tout son cœur et t'envoie toutes ses caresses. (...)

10 août 1918

Ma mie

Voici un coin du camp français. La tente marquée d'une croix, c'est là que j'ai couché deux soirs en sortant de l'hôpital, et celle qui est devant, marquée de deux croix est celle où couche le père Hugues. Ce que tu vois autour des tentes est des cannes à sucre que (...) un amas de fumier pour les faire pousser.

Samedi 30 novembre

I A 13 ANS AUJOURD'HUI

Chère petite Soumie,

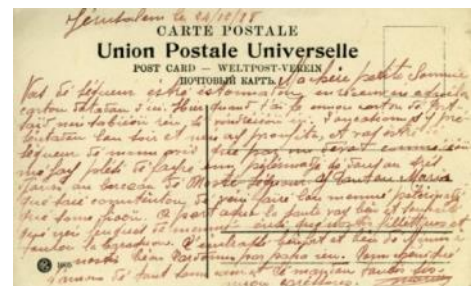
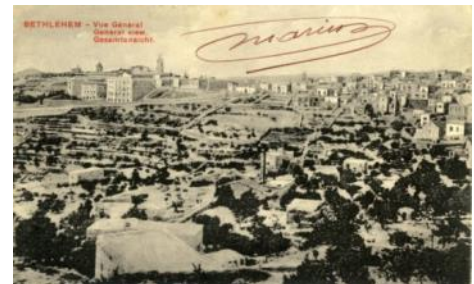
Rappelle-toi ma petite Marguerite, du 30 novembre 1905, il faisait un temps superbe comme il fait aujourd'hui Ici, et [...] pas vrai, mon beau trésor ?

Ça a été le commencement de notre vrai bonheur, qui, il faut l'espérer, nous va revenir dans pas longtemps. En attendant, je t'envoie mes meilleures caresses et tout mon amour pour toujours. Ton petit « Chémi ».

Jérusalem, 24 décembre 1918

Ma chère petite Soumie,

Tu vas, c'est sûr, être étonnée en recevant cette Carte datée d'ici. Hier, quand je t'ai fait une carte de Port-Saïd, Je n'en savais rien, que je viendrais ici. L'occasion s'est présentée le soir et j'en ai profité et tu vas être, c'est certain, de mon avis, que pour un dévôt comme moi, cela me fait plaisir de faire un pèlerinage de deux ou trois jours au berceau de Notre Seigneur. C'est Tante Marie qui serait contente de venir faire le même pèlerinage que son [filleul]. (...)



Mardi 31 décembre 1918, soir

Ma chère petite Margaridou,

Toujours pas de courrier ; le temps commence à être long. La santé va toujours bien (...)

Toujours rien de nouveau au sujet de la classe. Je ne fais rien pour ma mie : nous n'avons plus guère à attendre. Il faut espérer que dans le

courant du mois qui vient ils s'occuperont de nous autres, et que vers la fin de janvier ou la première

quinzaine de février, le bateau nous prendra pour nous emmener en France. (...)



« Drôle de musique, les instruments sont plutôt un peu primitifs et manquent de luxe (...) »

N°: (2)
 EMPLOI DU TEMPS A PARTIR DU 27 JUILLET 1918

27 JUILLET. L'YPERIA (Anglais) est torpillé et coulé à 50 milles de PORT-SAID, une quarantaine de victimes (FRANCAIS) renfort de FALES-TINE.

I SEPTEMBRE. Je vais avec ROSSELLI passer la journée à ISMAILIA voir le copain JIANNELLONI en traitement à l'hôpital.

29 Le COMMANDANT de CHOIX part en perne (via TARANTSE)

I OCTOBRE. Le communiqué nous apprend que le 29 SEP. au soir l'Armistice est signée à SALONIQUE entre le Général FRANCHY D'ESPERRE et les délégués Bulgares. Les hostilités sont suspendues le 30 à midi.

21 Je suis malade de la (dingue), purge, mal de tête formidable au moins 40 de fièvre pendant 3 jours, la poitrine est défoncée. (Quinine)

24 Je vais un peu mieux mais ce n'est jamais ça. Dans la nuit il pleut

25 Il pleut toute la journée, chose que nous n'avions pas vu depuis le mois d'AVRIL dernier.

28 Suis presque complètement guéri.

31 L'armistice est signée avec la TURQUE.

2 NOVEMBRE. 3 bateaux (Anglais) sont torpillés à 4 du soir en sortant du canal; 2 retournent s'échouer à l'entrée du canal et l'autre reste à 25 milles.

4 On apprend que l'armistice est signée le 3 avec l'AUTRICHE; les hostilités sont suspendues le 4 à 15h. Et maintenant à quand le tour des boches et que l'on se débîne d'ici, vivement et en vitesse. Souhaitons que ce sera bientôt, cela ne peut tarder bien longtemps.

6 Le soir le bruit court que c'est fini, mais doucement; pas de fausse joie, ce serait trop mauvais.

7 Ce n'était qu'un canard, ce sera pour un peu plus tard.

8 Le soir les parlementaires boches franchissent les lignes, ça va venir bientôt, quel bonheur!

10 IL pleut une partie de la journée et de la nuit.

11 Le soir on apprend que l'Armistice serait signée, vivement demain matin voir si c'est bien officiel.

12 Ça y est! c'est officiel! A 8h. du matin tous les bateaux qui sont dans le canal et le port se mettent à faire marcher les sirènes et ce concert dure jusqu'à 1h. de l'après-midi, pendant qu'au même moment ou le concert commence, les arabes qui travaillent sur les quais et à la Comp. du canal quittent le travail et se répandent dans les rues en manifestant, une grande partie de la population arabe est venue manifester dans le quartier Européen, tous les bateaux hisse le grand pavois, chose que l'on avait pas vue depuis plus de quatre à ans, l'enthousiasme est indescriptible, c'est superbe, magnifique, saisissant et inoubliable. Quel bonheur pour tout le monde, depuis si longtemps que l'on attendait après ce beau jour. L'Armistice est signée le 11 à 6h. et les hostilités cessent à 11h. sur tous les fronts, le terrible carnage est enfin fini et ce n'est pas trop tôt. Jour mémorable et Historique, ce sera certainement à l'avenir le jour de la fête nationale ainsi que le 14 Juillet. Et maintenant vivement le jour de la démobilisation et que nous soyons remis dans le CIVIL et se débîner de ce maudit métier militaire pour ne jamais plus y retourner, quel soupir de soulagement ce beau jour-là.

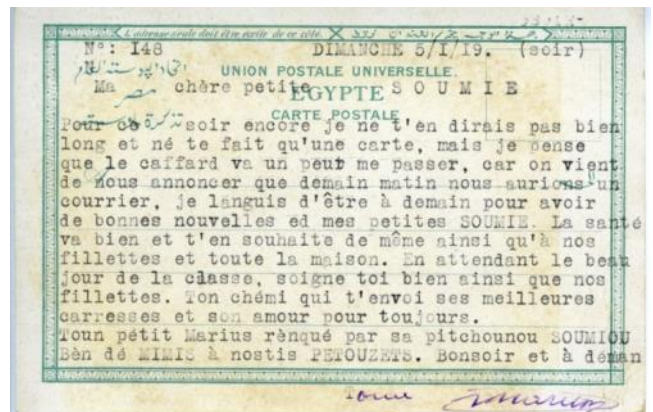
12 Dans l'après-midi il pleut, le soir feu d'artifice et coups de canon à bord de plusieurs bateaux de guerre.



Journal d'André Tamisier, 27 juillet-12 novembre 1918.



Si c'était celui-là sur lequel je m'embarquais dans quelques jours ! Cela m'irait bien.



Dimanche 5 janvier 1919 (soir)
 Ma chère petite Soumie,
 Pour ce soir encore je ne t'en dirai pas bien long et ne te fait qu'une carte, mais je pense que le caffard (sic) va un peu me passer, car on vient de nous annoncer que demain matin nous aurions un courrier. Je languis d'être à demain pour avoir de bonnes nouvelles de mes petites soumie. La santé va bien et t'en souhaite de même ainsi qu'à nos fillettes et toute la maison. En attendant le beau jour de la classe, soigne toi bien ainsi que nos fillettes. (...)

Henri MAUPOIX

sur le Front d'Orient

Henri MAUPOIX (1893-1966) classe 1913, 8^e Régiment d'infanterie coloniale.



Né le 11 mars 1893 à Cavaillon, de Félix Joseph et Pauline REYNIER.

Typographe chez les imprimeurs Aubanel (Avignon) et Mistral (Cavaillon).

Incorporé au 8^e Régiment d'infanterie coloniale en 1913. Parti aux Armées le 9 août 1914.

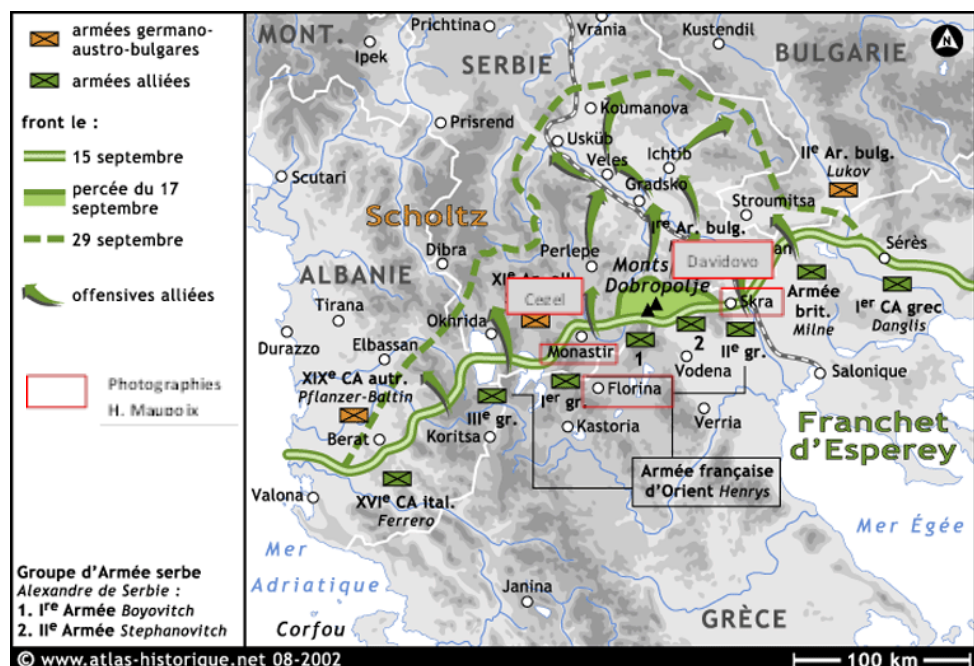
Campagne d'Allemagne (9 août 1914-11 décembre 1916), blessé à Massiges (Marne) le 27 septembre 1915.

Armée d'Orient (12 décembre 1916-12 mars 1919).

Cité à l'ordre du Régiment, 25 avril 1916 : « Sur le front depuis le début de la guerre. A participé à tous les combats dans lesquels le Régiment a été engagé. S'y est fait remarquer par son énergie, son sang-froid et son beau courage. »

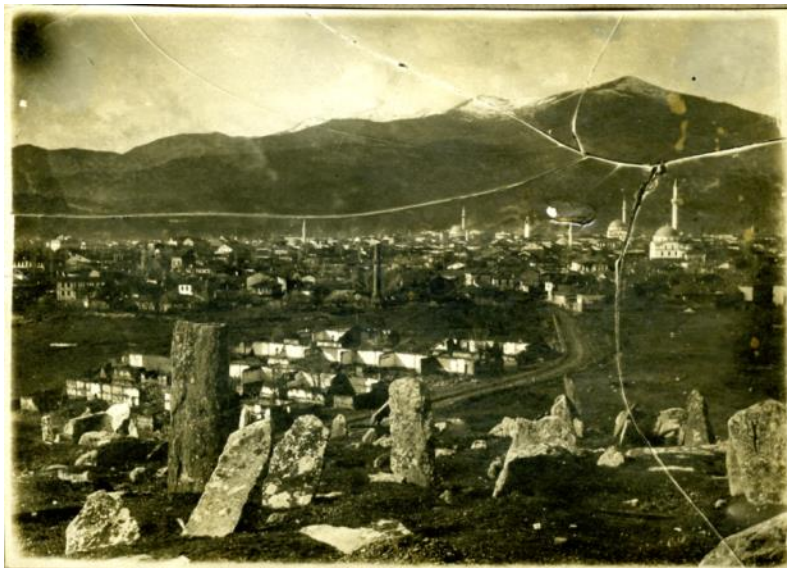
Croix de guerre avec étoile de bronze.

Photographe, il rapporte de sa campagne d'Orient un passionnant témoignage photographique sur la Macédoine serbe durant la guerre.



Monastir (actuelle Bitola), Macédoine, 1917.

Important centre commercial et spirituel à l'époque ottomane, Monastir se retrouve sur le front où les Alliés s'opposent aux Bulgares de 1915 à 1918. La ville est bombardée presque quotidiennement et sera quasiment détruite.



Monastir, quartier turc, 1917.

On aperçoit quelques soldats français au milieu de groupes d'enfants curieux et d'habitants.

Flórina (Macédoine de l'Ouest, Grèce), 1917.

Une rue commerçante de Flórina, boutiques de vaisselle, tonnelles qui protègent le passant du soleil, maisons à encorbellement et moucharabiehs... et un soldat à gauche du cliché. Flórina fut une des bases de l'Armée Française d'Orient.





Albanais montagnards, 1917.

De nombreuses populations albanophones vivent dans les pays limitrophes de l'Albanie, ici, des montagnards probablement rencontrés non loin de Monastir.



Fontaine de Banika, 1917.

Les soldats en casque colonial, paysannes en fichu, bétail... chacun partage l'eau de la fontaine.



Cégel : « 38e Colonial allant aux tranchées », 1917.

Bataille de la Boucle de la Cerna (Français, Italiens, Russes, Serbes) : guerre de position alternant avec des périodes de repos au col de la Vratva. Mai 1917.

Secteur de Guerguéli (Gevgelija, Macédoine de l'Est) : le Casque, 1918.

Bataille de rupture du front bulgare (9-30 septembre 1918). Le pic du Casque, servant d'observatoire à l'ennemi, est pris le 21 septembre 1918.





Cégel : Au repos, une messe dans les rochers, s. d. [mai 1917].



Prisonniers bulgares à la désinfection, [septembre 1918].



Attaque de septembre 1918 : photo trouvée dans un PC Bulgare, environs de Davidovo (sur le fleuve Vardar, Macédoine de l'Est).

Eugène DAMY

Un canonnier aux armées

Emile Eugène DAMY, classe 1908.

Né à Poitiers, le 3 mars 1888 (D. 1940), fils de Jean Emile Ulysse et de Rose Eugénie PUCHAULT.

Horloger-bijoutier.

Epouse Honorine Céline OLLIVIER à Saint-Jacques (Deux-Sèvres), le 13 avril 1914.

Engagé volontaire en 1907 dans le 34^e Régiment d'artillerie, 2^e canonnier-conducteur. Maréchal des logis, 28 juillet 1914.

Parti aux armées le 6 août 1914.

Blessure (chute de cheval) : évacué le 28 septembre 1914.

Retour aux armées le 28 octobre 1914.

Passé au 20^e puis au 264^e Régiment d'artillerie (1917).

Citations et décorations.

Cité à l'ordre du 33^e Corps d'armée, le 8 octobre 1915 : « Excellent sous-officier qui s'est distingué en assurant efficacement pendant le combat, dans des conditions périlleuses, les communications avec son groupe et l'infanterie. » Croix de guerre avec 2 étoiles de vermeil.



Mariage d'Eugène Damy et Céline Ollivier, [Saint-Jacques] (Deux-Sèvres), 13 avril 1914.

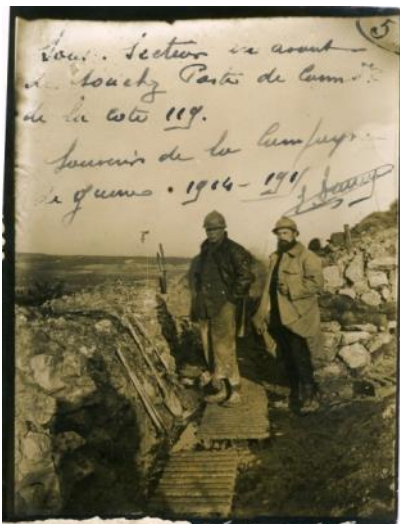


« Distraction des tranchées : Hindenburg, ce géant, va paraît-il se rendre sur le front occidental de la guerre », 24 juillet 1915. Dessin humoristique d'E. Damy représentant le général allemand Hindenburg « maté » par un jovial « pioupiou ».



« Distraction des tranchées : Souvenir d'Ablain-St-Nazaire* : - T'en fais pas, P'pa... nous avons la conscience nette ! », 5 août 1915. Dessin humoristique d'E. Damy représentant le Kronprinz et Guillaume II.

* Notre-Dame de Lorette (Pas-de-Calais).



« Sous-secteur en avant de Souchez, poste de commandement de la cote 119. Souvenir de la campagne de guerre 1914-1915 », 1915
 Notre-Dame de Lorette, Pas-de-Calais, 2^e bataille de l'Artois (Eugène Damy est sur la droite).

Chasseurs à pied allant aux douches, [Caucours ?],
 7 novembre 1915.



Revue du [20^e] Régiment d'artillerie par deux membres de l'Etat-major (le képi semble indiquer un général de division), slnd, [1914-1918].

« Souvenir de la trêve », Artois, 15 janvier 1916.

Ce cliché inédit est un témoignage rare des trêves et fraternisations qui eurent lieu ici et là entre tranchées ennemies.

Ce cliché est saisissant, dans son « économie » même : on y voit un terrain défoncé par les obus et détrempé par les intempéries. On peut imaginer la profondeur des entonnoirs du premier plan, la difficulté de mener une attaque sans s'enliser, l'état des tranchées à moitié inondées. C'est ce qui a pu pousser les soldats de part et d'autre à observer une trêve tacite, ne serait-ce que pour évacuer l'eau, consolider les ouvrages, etc.

Les silhouettes qui se détachent au fond sont des soldats allemands sortis de leurs tranchées, comme le font de leur côté les soldats français.





Abri de la 5^e pièce [d'artillerie] pendant l'hiver, [Attigny (Oise)] février 1917. On distingue le tube du canon sous son abri de fortune, et la neige au sol.

Poste d'observation devant la forêt de Saint-Gobain à Amigny-Rouy (Aisne), avril 1917. Début de l'offensive du Chemin des Dames.



Cimetière militaire de Vailly (Chemin des Dames, Aisne), juillet 1917.

Six soldats sont de corvée pour enterrer leurs camarades. Ils ont gardé leurs casques, mais « tombé » la capote (on en voit une, accrochée au premier plan). Ce cimetière militaire au sud du Chemin des Dames, créé en 1917 à proximité d'un poste de secours, est devenu une nécropole nationale qui rassemble 1 560 corps de soldats de la Grande Guerre.



La cuisine au camp de Champlieu, mai 1917.

En février 1917 sont livrés les premiers chars d'assaut (artillerie d'assaut) Schneider et Saint-Chamond. Pour entraîner les futurs équipages, on utilise le camp de Champlieu, au sud de la forêt de Compiègne, dans lequel des tranchées ennemies sont reconstituées.

Tank franchissant une tranchée à la tombée de la nuit, Camp de Champlieu (Oise), mai 1917.



Caterpillar chargé passant une tranchée, Camp de Champlieu (Oise), mai 1917.



« Mignon petit obus de 150 qui n'a pas voulu éclater. Je voudrais qu'ils fassent tous ainsi. », juillet 1917.



« Tombeau fait par les Allemands pour 115 soldats français tués en 1914 », s. l., 1917.

Nota : le mot « Boches » écrit initialement par E. Damy a été effacé par la suite et remplacé par celui d' « Allemands ».

« Campagne de Belgique 1918 : le Roi Albert et son Général du Jardin, 29 septembre 1918 ». 2^e offensive de Belgique ou bataille des crêtes de Flandres : Albert 1^{er}, roi des Belges (à gauche), se laisse photographier en toute simplicité.



Remerciements

Après l'exposition du Centenaire, « *Cavaillon dans la Grande Guerre* », la Ville de Cavaillon a souhaité revenir sur les « Trésors de la *Grande Collecte* », en présentant au public une partie des pièces récoltées en 2014.

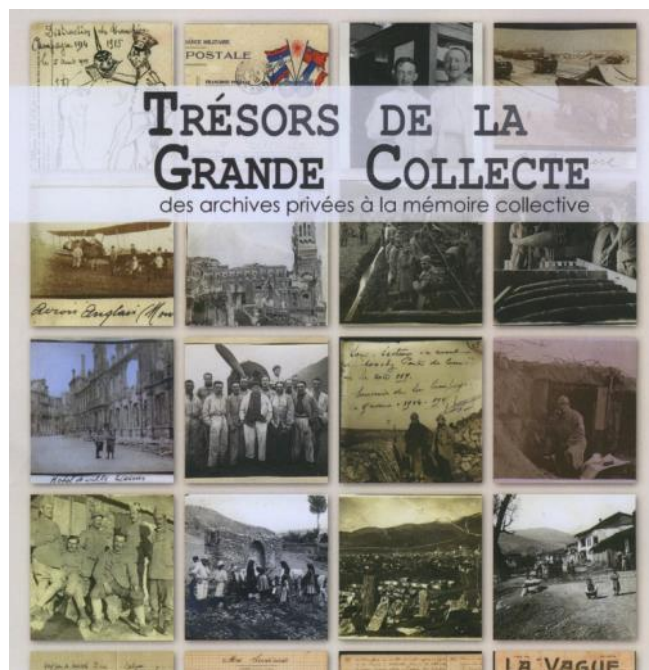
La plupart des documents sont des tirages photographiques modernes, issus de fichiers numérisés conservés aujourd'hui par les Archives de Cavaillon. Toutefois, la partie dédiée à Adrien Astruc présente des documents originaux qu'a bien voulu nous confier la famille.

Cette exposition est l'occasion de rendre hommage aux particuliers qui ont eu à cœur de partager leur patrimoine familial avec le plus grand nombre, et de transmettre aux générations futures ces témoignages d'une terrible guerre, telle que la vécurent leurs proches.

S'il était matériellement impossible de présenter tous les documents recueillis, nous espérons que tous les prêteurs & donateurs verront dans ce travail le témoignage de notre gratitude.

Merci à Mmes & MM. Claude ASTRUC, Jean-Marc AZORIN, Monique BONNAUD-WEISZ, Françoise BOUTEN-STEFANI, Danielle CARRIERE, Monique DELUY, David GORLIER, Catherine MARE, Mme PECOUT, Danielle RAVEL.





L'exposition « Trésors de la Grande Collecte : des archives privées à la mémoire collective » a été réalisée par les Archives municipales de Cavaillon, sous la direction scientifique d'Hélène Maignan, Archiviste de la Ville, et dans le cadre des cérémonies du Centenaire (1915-2015).

Archives municipales de Cavaillon – Place du Cloître – 84300 Cavaillon
 Hôtel de ville, BP80037, 84301 Cavaillon-Cedex - ☎ 04 90 71 94 38 – archives@ville-cavaillon.fr
 Ouverture au public : mardi, mercredi, vendredi, 8h30-12h30 et 13h30-17h.
 Accueil de groupes et de scolaires : lundi et jeudi sur rendez-vous.